VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 9 DECEMBRE 1913 NUMERO 30

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
[Té]léphones - - Garry 4264-4265

REBUFFADE A L'ABBE O'GORMAN ET AU "CATHOLIC RECORD"

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs l'adhésion donnée a l'oeuvre de défense des écoles bilingues dans Ontario par plusieurs de nos concitoyens irlandais catholiques.

Aujourd'hui nous leur offrons avec plaisir un magnifique hommage rendu à notre race et à son clergé par le vaillant organe irlandais catholique *The Casket*, publié à Antigonish. Nouvelle-Ecosse.

C'est une cinglante rebuffade à l'abbé O'Gorman et au *Catholic Record.*

The Casket demande de relever le niveau de la discussion. Il ne peut croire que l'abbé O'Gorman ait prononcé les paroles que lui attribue l'interview publié dans le *Citizen* d'Ottawa, reproduit par le *Northwest Review* et commenté par le *Catholic Record.* L'oeuvre de l'école bilingue fut-elle entachée de quelques défauts, l'abbe O'Gorman n'a pas le droit de la rejeter d'un geste de la main. Même en admettant qu'il soit vrai que dans leurs revendications en faveur de l'école bilingue les Canadiens-français sont mus par un sentiment de race d'abord, leur cause n'en demeure pas moins forte et solidement assise.

"Si nous comprenons bien le sens de l'interview de l'abbé O'Gorman, dit *The Casket*, c'est que les écoles françaises avec une connaissance superficielle de l'anglais sont un grand, très grand mal; mais que des écoles catholiques anglaises, *même sans une connaissance superficielle du français*, sont tout à fait bonnes, naturelles et satisfaisantes."

Après avoir invité l'abbé O'Gorman à rectifier s'il fait erreur, notre vaillant confrère poursuit.

"Nous allons nous efforcer de transporter dans une sphère plus élevée le débat sur cette question."

"Au fond de toutes les oppositions et objections des catholiques de langue anglaise aux réclamations en matière d'éducation des Canadiens-français, se trouve un motif sans fondement et insoutenable, à savoir, la prétention que le bien-être du Canada et de l'Eglise du Canada est dans la prédominence continue de la langue anglaise. "L'Eglise catholique, dit l'abbé O'Gorman, favorise tous les idiômes et toutes les nations." Cela est profondément vrai. Mais malheureusement, pour beaucoup cette théorie n'est fortement invoquée comme vraie que quand il s'agit de répondre aux réclamations des Canadiens-français et n'a plus sa raison d'être quand il s'agit de répondre aux réclamations fort plus extravagantes faites au nom de la langue anglaise."

"Quelle est la situation? Aujourd'hui, au moins deux millions et demi de citoyens du Canada parlent le français comme leur langue maternelle. Chaque mois débarquent au Canada des milliers et des milliers de Ruthènes, d'Autrichiens, de Hongrois, etc., qui n'ont pas encore dit dix mots d'anglais. Le français est un aussi excellent moyen que l'anglais de promouvoir les intérêts de l'Eglise chez ces nouveaux venus. Les prêtres français ont toujours supporté le fardeau des missions dans ce pays. Les prêtres et les évêques français ont organisé les nouveaux diocèses dans le Nord-Ouest. Le foyer français a, au Canada, fourni plus de vocations que n'importe quel autre foyer. Laquelle des races de ce pays se dévoue pour les nouveaux colons catholiques dans l'Ouest Canadien? Les Français; les Français, dans le moment; il y a vingt ans les Français; il y a cinquante ans, les Français; il y a un siècle, les Français; il y a trois siècles, les Français; toujours les Français."

Et *The Casket* tire sa conclusion.

"Si, de fait, ceux qui ont accompli tout cela, qui accomplissent et croient que la race française leur est une aide et une force à eux. à leur race, à sa solidarité religieuse et à sa piété, nous devons, avant de leur refuser notre sincère sympathie, constater la fausseté, la très grande fausseté de leurs revendications."

Notre confrère tient à bien enfoncer le clou qu'il rive à l'abbe O'Gorman et au *Catholic Record.* Il pousuit.

"Notre sympathie! C'est le terme. Irlandais nous-mêmes, c'est avec le plus profond regret que nous disons que dans cette question les Irlandais de Québec et d'Ontario ne montrent pas la sympathie qu'ils devraient montrer. Nous sentons de notre devoir de leur dire que si même parfois les revendications de nos amis les Canadiens-français peuvent dépasser la mesure, les Irlandais d'Ontario et de Québec sont dans une pire situation. Non seulement parce que leurs revendications en faveur de l'anglais dépassent la mesure mais encore parce qu'ils n'ont pas l'excuse qu'ont les Canadiens-français. Nous comprenons qu'un Canadien-français dépasse la mesure dans son enthousiasme pour sa langue maternelle; nulle tradition nationale de ce genre n'excuse l'exagération des réclamations irlandaises en faveur de la langue anglaise."

Et notre confrère infatigable pousse encore plus à fond son argumentation.

"Quel bien la langue anglaise a-t-elle fait à la race irlandaise? Les Irlandais sont demeurés catholiques en dépit de la langue anglaise; elle fut toujours, en Irlande, après la Réforme un instrument de démolition du catholicisme. Ainsi la considérèrent et à cela l'employèrent pendant des siècles les maîtres, les législateurs et les éducateurs anglais. Mais les Irlandais tenaient à leur langue; ils fuirent l'Irlande, la parlant. Ils vinrent au Canada, la parlant. Mais parce qu'une cruelle politique avait décrété qu'il ne serait parlée qu'une langue en Irlande, ils ne purent ni écrire ni enseigner l'irlandais. Et nous, leurs descendants, nous n'en savons pas un mot. Mais, chose stupéfiante à écrire, quelques-uns d'entre nous apportent plus d'arrogance que les plus arrogants des Anglas à proclamer que l'anglais et nulle autre langue devrait être la langue de l'Ontario ou du Canada. La triste expérience de leur pays auraient au moins dû apprendre aux Irlandais canadiens à se montrer sympathiques et tolérants sur cette question."

Notre confrère n'est pas à bout de son argumentation. Tirant une autre flèche de son carquois, il la loge en plein coeur de l'ignorance de nos adversaires.

"Nous nous demandons, dit-il, si quelques-uns d'entre eux savent qu'après 750 ans de persécution, 750,000 citoyens de l'Irlande. 50,000 citoyens de l'Ecosse, et plusieurs milliers d'autres dans tout le monde parlent encore l'Irlandais. Nous nous demandons s'ils savent que l'irlandais a de nouveau fait sa réapparition dans les écoles de l'Irlande et que le clergé irlandais le soutient de toute son énergie."

Et cette autre.

"Nous connaissons un peu l'histoire des Irlandais dans l'Amérique du Nord. Et notre conviction est que, au bas mot, cinq millions d'Irlandais ont passé au protestantisme ou à l'incroyance. Nous ne disons pas que la langue irlandaise les aurait sauvés, mais ce fait doit nous donner assez de modération pour ne pas croire fausse la théorie des Canadiens-français.

"Quand les statisticiens dressent des tableaux et supputent les pertes de l'Eglise Catholique, ils y font entrer tous les pays et toutes les provinces de langue anglaise du Canada mais en exceptent la province de Québec. Dieu merci! là, il n'y a pas de pertes."

* * *

Nous avons copieusement cité *The Casket* parce que de tels témoignages consolent d'attaques qui sentent l'ingratitude.

LEGISLATION DIRECTE

En dépit de la défaite bien méritée que les électeurs de la Saskatchewan ont fait subir à la législation directe et qui en relègue l'adoption, si jamais elle a lieu, à un futur très éloigné, nous tenons à exposer la nature de ce projet à nos lecteurs parce que plusieurs partisans de M. Norris en ont réclamé l'adoption par le Manitoba.

Ce projet, tel que présenté en Saskatchewan, confèrerait à un nombre quelconque d'électeurs, constituant au moins cinq pour cent du nombre des électeurs ayant voté à l'élection précédente le droit de demander un referendum sur tout projet de loi dans les 90 jours de sa sanction. Dans le cas d'un pareil referendum, la majorité des électeurs déciderait si le projet deviendrait loi ou serait rejeté. Ce projet permettrait encore à un groupe d'électeur égal à au moins 8 pour cent des électeurs à la législature de présenter tout projet de loi ne violant pas la constitution et n'impliquant pas un usage d'argent public. Les députés devraient voter ce projet et après la session le faire ratifier grâce au referendum par les électeurs.

En résumé, deux pouvoirs de première importance: le referendum et l'initiative.

* * *

C'est le pouvoir d'initiative qui semble surtout avoir motivé l'opposition des groupes catholiques français et allemands de la Saskatchewan. A bon droit, ils y ont vu une arme à double tranchant qui, si elle peut parfois donner de bons résultats, peut encore dans une province de population mixte, de croyances diverses, devenir un instrument de persécution aux mains d'une secte fanatique et entreprenante.

A nos yeux, le maigre vote donné, l'apathie montrée dans toute la province justifient la conduite de nos frères catholiques de langue française et allemande dans la Saskatchewan. Moins de dix pour cent des électeurs ont donné leur vote pour ou contre le projet. Et cela malgré l'active campagne menée par plusieurs journaux.

N'est-il pas juste de dire que la législation directe étant en vigueur, la même apathie se manifesterait. D'où l'on voit avec quelle facilité une clique énergique et décidée et intéressée pourrait présenter à la législature des projets de loi injustes que les députés devraient accepter. Il resterait bien à ceux qui se croiraient lésés, attaqués, l'arme du referendum. Mais combien peu effective en face de l'apathie générale qu'on ne peut secouer que par une forte organisation.

MGR FALLON ET L'EMPIRE

(*Le Devoir*)

Chaque fois que l'avantage m'est donné de prendre contact avec un groupe quelconque des provinces anglaises, une double pensée revient à mon esprit: "Comme il serait facile de s'entendre avec ces gens-là! Quel mal les faiseurs et les farceurs de la politique et la presse font à notre pays en cultivant des préjugés qu'il aurait été si facile de déraciner!"

Voici bien une vingtaine de conférences que je fais dans la seule province d'Ontario, depuis que le nationalisme a pris corps. Invariablement, j'ai choisi pour thèmes de ces discours l'un ou l'autres des sujets "dangereux" qui provoquent la guerre civile, disent les prôneurs abjects de la fausse conciliation. Et partout, je rencontre maintes sympathies et toujours le désir le plus sincère de connaître nos idées.

L'autre jour, à Saint-Thomas, j'ai fait un plaidoyer aussi complet que possible en faveur de la conservation et de l'enseignement du français; et personne n'a paru particulièrement scandalisé. Le lendemain, j'ai répété en substance les principaux arguments de la même thèse devant les professeurs et les élèves du *Collegiate Institute.*

A la demande du principal, j'ai même ajouté quelques paroles dans la langue qui fait tant horreur à Mgr Fallon et à l'*Orange Sentinel;* et les murs de l'école ne se sont pas écroulés.

* * *

Mais l'expérience la plus intéressante, ce fut celle de London, au banquet de la Saint-André. Il y eut trois discours: le premier, de M. Knox, ministre presbytérien, qui porta le toast de l'Ecosse et les Ecossais; le second fut le mien, sur l'Empire; le troisième, celui de Monseigneur Fallon, évêque de London, censément sur le Canada.

Les auditeurs, loin de se plaindre de l'antagonisme des hommes et ds idées, semblèrent, au contraire, en goûter singulièrement les contrastes.

Vraiment, la situation ne manquait pas de piquant: un descendant des Covenantaires d'Ecosse, un homonyme du plus rigide des fondateurs du presbytérianisme, se faisant le panégyriste de la tolérance, de la liberté et de la démocratie; un Canadien-français posant le principe des nationalités comme la sauvegarde essentielle de la tradition britannique; un évêque irlandais, acclamant, avec un lyrisme presque délirant, l'impérialisme anglais et l'hégémonie anglo-saxonne.

A maints égards, le troisième de ces discours fut le plus intéressant. Mgr l'évêque de London est un orateur remarquable. Ce n'est pas, on s'en doute bien, le type du prédicateur de l'onction sacerdotale, ni l'orateur sacré de la tradition. C'est le parleur moderne, servi par une intelligence plus vive que profonde, une culture variée, et tous les dons physiques de l'orateur populaire: stature puissante, beauté un peu lourde de la tête, ampleur sonore de la voix, force du biceps. Mgr Fallon fut, dit-on, le champion des joueurs de foot-ball de son temps de collège. On s'en aperçoit, en l'écoutant parler... et raisonner.

Je l'ai écouté, je l'avoue, avec un intérêt intense. Non pas à cause de sa thèse politique: il n'a apporté aucun argument nouveau à l'appui de la doctrine impérialiste. C'était même d'une assez grande jeunesse comme raisonnement: Le Canada doit choisir immédiatement entre l'annexion aux Etats Unis, l'Indépendance et la Fédération impériale. L'annexion n'est pas désirable, l'indépendance est impossible; donc, la fédération impériale est nécessaire. De plus, elle est facile à réaliser et nous offre tous les biens sans présenter aucun inconvénient.

* * *

Comme tous les impérialistes, Mgr Fallon ne raisonne pas et ne prouve rien: il dogmatise. Aux obstacles sans nombre qu'offre le système préconisé, il ne daigne pas accorder une pensée; il les dédaigne, comme ses adversaires, qu'il traite tout bonnement de fous et de *tramps.*

Mais ce qui m'a émerveillé, c'est l'ardeur que cet Irlandais mettait à acclamer le joug du dominateur de sa race, et la violence avec laquelle ce prêtre du Christ, mort pour tous les peuples, appelait le triomphe de l'impérialisme britannique, ou plus exactement anglo-saxon.

Car ce que Mgr Fallon préconise, ce n'est pas la perpétuation de l'Empire britannique par l'alliance égale des races qui l'habitent: c'est au contraire la subjugation de toutes les races au profit de la seule race anglo-saxonne. A ceux qui osent parler de la conservation de leur langue et de leurs traditions, il dit tout proprement qu'on ne fait pas un pays comme une tour de Babel ou un asile d'aliénés.

Rappelant le mot brutal du conquérant anglais à ses ancêtres: "*L'enfer ou le Connaught!*" il damne proprement tous ceux qui, n'ayant pas eu à passer par le Connaught, ne veulent pas maintenant se plonger dans l'Empire unifié.

En l'écoutant, je me rappelais ces barbares enrôlés dans les légions romaines. Devenus plus impérialistes que César, il ne se bornaient pas à accepter le joug de Rome: ils lui livraient leurs bras et massacraient joyeusement les peuples encore libres et trop faibles pour résister à la force-brutale du conquérant..

* * *

Mais si l'attitude de l'Irlandais conquis et enrégimenté est extraordinaire, celle du prêtre est plus remarquable encore. Evangile et catéchisme en mains, Mgr Fallon a entrepris de prouver à ses auditeurs que l'Eglise catholique est la meilleure école d'impérialisme: et que les catholiques qui se refusent à adorer le dieu de l'Empire ne sont pas les disciples du Christ: ils se dérobent à leurs devoirs d'obéissance, de charité, de dévouement, de sacrifices: ce sont des *tramps*—en toutes lettres—et l'Eglise n'encourage pas le vagabondage.

Les paraboles de l'évangile viennent à la rescousse. L'homme de Jéricho, dépouillé par les voleurs, c'est la pauvre Angleterre; le faux prêtre et le pharisien qui passent sans le regarder, ce sont les nationalistes; le bon Samaritain, c'est le *colonial* dévoué qui vient à son secours. Le père de famille qui convie ses amis au banquet, c'est le bon peuple britannique; les faux amis qui, sous un prétexte ou un autre, se dérobent à l'invitation, ce sont les adversaires de l'impérialisme, les *tramps, qui re*fusent de prendre "la croix du sacrifice impérial". Oui, vous avez bien lu: la CROIX de l'impérialisme!

J'ai entendu, depuis quinze ans, chanter et hurler bien des hymnes au dieu de l'Empire; mais sur ce ton et avec cette note, jamais. Ce mélange de jingoïsme et de mysticisme est d'une rare nouveauté.

Grâce au talent de l'exécutant, j'ai goûté le morceau, je l'avoue, comme une belle tirade de théâtre ou une harangue de démagogue puissant.

Mais je n'ai pu me défendre de me poser une question: que dirait toute la presse jingo, et même les trois-quarts des journaux catholiques, si l'un de nos évêques "vieux genre" employait ce langage et metttait cette passion à défendre les traditions nationales, ou même à prêcher sur ce ton l'évangile du Christ d'autrefois—de Celui qui a dit: "Mon royaume n'est pas de ce monde", ou "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu"!

Au risque de me faire traiter de *tramp* et de fou, j'incline à croire que si les méthodes modernes sont plus propres à faire casser les têtes pour l'Empire, la vieille manière est plus efficace pour gagner les coeurs à la Vérité

Henri Bourassa.

Epitaphe

En aucun lieu, des morts la cendre n'est muette,
Qu'en songe écoutent les vivants;
Et leur pensée avec leur poussière s'émiette,
Eparse à la merci des vents.

O passant, sous ce tertre obscur, que l'herbe couvre,
Ayant peiné loin de l'erreur,
Dans son cercueil de hêtre ou sa bière de rouvre
Repose un ancien laboureur.

Simplement, sans regrets et sans mélancolie,
Gagné par le sommeil divin,
Son oeuvre terminée et sa tâche accomplie,
Il a quitté ce monde vain.

Et la croix qui s'incline et que la ronce enlace,
Symbole de son humble sort,
Ici-bas désormais indiquera la place
Où gît le vieux paysan mort.

Les boeufs qu'il gouvernait ainsi qu'un tendre père
Et guidait rien qu'en les nommant,
Le chien plaintif au seuil du domaine prospère
Le cherchent encore vaguement.

Les sillons qu'il conquit sur les friches, les choses
Qui connurent son joug aimé
Pleurent encore sa bouche et ses paupières closes
Et son visage inanimé;

Car, de son éphémère et pacifique règne
Si le prestige est abattu,
La vie, autour de lui, comme autrefois s'imprègne
D'une odeur de mâle vertu;

Et, fiers comme jadis du labeur exemplaire
Que leur légua l'aïeul humain,
Ses fils, pour honorer sa mémoire et lui plaire,
Ont suivi le même chemin.

Et c'est pourquoi, devant cette fosse ignorée,
O passant ému de ferveur,
Comme si quelque mythe agreste l'eût sacrée,
Longtemps tu contemples rêveur.

LEONCE DEPONT.

POUR LES VEILLES DE L'HIVER

Voici l'époque des longues veillées et des lectures attrayantes revenue. Nous sommes persuadés que les loisirs de nos lecteurs ne sauraient être mieux employés qu'en parcourant les pages si intéressantes de l'Histoire de l'Eglise dans l'Ouest Canadien par le R. P. Morice, o.m.i.

Comme l'écrivait à l'auteur l'Hon. juge Prud'homme, c'est un ouvrage qui "arrive bien à son heure, pour remettre au point des faits historiques tronqués ou défigurés par des historiens mal renseignés ou mal inspirés", et l'auteur a rendu un véritable service à nos populations en écrivant cet important ouvrage—trois beaux volumes superbement illustrés qui se vendent $5.00 ou $6.00 selon la qualité de la reliure. Nous voudrions le voir non seulement dans toutes nos institutions publiques, mais encore au foyer de tous les Canadiens de ce pays un tant soit peu aisés. Voir l'annonce ailleurs.

EPARGNE SCOLAIRE

L'Académie Provencher de Saint-Boniface vient, sur l'initiative du Révérend Frère Directeur, d'établir la première caisse d'épargne scolaire au Manitoba et probablement dans tout l'Ouest.

C'est une excellente innovation, tout à l'honneur de nos éducateurs catholiques et qui mérite bien les éloges qu'en fit Mgr Béliveau, à la grand'messe de dimanche, à la cathédrale.

* * *

Ces caisses d'épargne scolaire existent déjà nombreuses dans la province de Québec et y donnent d'excellents résultats. M. l'inspecteur Brunet s'est fait ici leur ardent et dévoué propagateur. D'aucuns l'ont raillé sous prétexte que les enfants n'ont pas de sous et ne peuvent faire d'économies. Le temps a tôt fait de justifier M. l'inspecteur Brunet.

* * *

Quelques jours d'expérience ont suffi à démontrer les excellents résultats d'une caisse d'épargne scolaire. Les cinq premiers jours d'existence ont attiré à la caisse la jolie somme de $113. L'immense majorité des dépots ont été de dix, cinq et un sou.

* * *

On ne saurait, comme le recommandait Mgr Béliveau, dimanche dernier, trop encourager les caisses d'épargne scolaire. Elles sont une excellente formation de l'enfant. Outre qu'elle lui donnent le goût de l'économie, elles lui donnent la vraie notion de la valeur de l'argent. De plus l'économie, la crainte de la dépense inutile, font éviter bien des mauvaises habitudes.

* * *

A quand la fondation de la seconde caisse d'épargne scolaire?

L'ALCOOL MEURTRIER

(De *L'Union*)

"Aucune maladie, pas même la tuberculose, ne fait autant de ravages que l'alcoolisme. Un tableau comparatif des décès dus aux diverses maladies illustrera mieux ma pensée que tout ce que je pourrais en dire.

Je l'emprunte à la "Rhode Island Issue" de décembre 1912. Ce tableau donne pour une année (malheureusement la revue n'indique pas laquelle) aux Etats Unis les statistiques des décès dus aux principales maladies.

Voici ce tableau:

Maladies	Décès occasionnés
Vérole (picote	184
Fièvre scarlatine	11,408
Diphtérie et croup	20,240
Typhoïde	23,400
Cancer	37,562
Pneumonie	70,035
Tuberculose	81,720
Effets alcooliques	152,781

Ainsi la vérole a causé 184 décès, la fièvre scarlatine 62 fois plus, la fièvre typhoïde 127 fois plus, la tuberculose 444 fois plus et les effets alcooliques 830 fois plus.

Ceci m'amène à constater combien nos Bureaux d'hygiène, soit d'Etats, soit municipaux, sont peu conséquents avec eux-mêmes. Si un cas de vérole se déclare, ils peuvent mettre des villes entières en quarantaine. Même chose pour la fièvre scarlatine et pour la fièvre typhoïde, et cependant ces maladies sont respectivement beaucoup moins dangereuses que l'alcool, puisque celui-ci fait 830 victimes pendant que la vérole en fait une, la fièvre scarlatine 62, et la fièvre typhoïde 127. Après ces constatations il est clair que Bureaux d'hygiène, gouvernements municipaux, gouvernements d'Etats et gouvernement fédéral font une guerre acharnée à l'alcool puisque les lois se montrent si sévères pour la vérole qui est 830 fois moins dangereuse. Mais non, il n'en est rien. Au contraire, l'alcool se débite partout, en plein jour, jusque sur les rues principales et les quartiers les plus aristocratiques de nos villes. Les pouvoirs publics veulent bien avoir la bonté d'empêcher la vérole de tuer une personne, mais ils permettent volontiers à l'alcool, avec force courbettes, d'en assassiner 830. D'où vient cette anomalie? L'expliquera qui pourra.

LE PROBLEME DES RACES ET DES LANGUES

M. Henri Bourassa fait à St-Thomas, Ontario, un historique de la question française au Canada et démontre que seul le français conservera à la race canadienne son caractère ethnique.

Saint-Thomas, Ont.—M. Henri Bourassa a parlé ici hier soir devant une salle comble au Canadian Club. Il a traité du problème des races et des langues au Canada. Il a développé d'une façon splendide ses théories sur la langue conservatrice du caractère ethnique de la race canadienne. M. Bourassa a été écouté religieusement et a été chaleureusement applaudi.

Le problème des races et des langues, dit en résumé M. Bourassa, ne peut être résolu par la simple application de théories. Il ne peut être résolu non plus suivant les préférences arbitraires d'une race ou d'une autre. Il est régi par des faits historiques et des conditions fondamentales.

Le Canada fut d'abord fondé et colonisé par des Français. Durant plusieurs années après la conquête, la majorité de nos habitants était française.

Les tentatives pour lui imposer les principes du conquérant échouèrent. Au surplus les concessions faites par l'Angleterre aux Canadiens-français ont été la meilleure garantie des institutions britanniques au Canada.

Après un siècle de luttes et de rivalité entre les deux races, l'oeuvre de la Confédération fut réalisée. D'après les paroles de l'homme d'Etat qui fut le principal instrument de la Confédération Sir John McDonald, la constitution actuelle du Canada accorde aux deux races "droits égaux de toutes sortes—de langue de religion, de propriété et de personnes."

Les langues anglaise et française sont officielles non-seulement dans la province de Québec mais dans toute l'étendue du Dominion.

D'un autre côté, l'instruction publique a été placée, avec certaines restrictions, sous le contrôle et la juridiction des divers gouvernements provinciaux.

Si donc le Canadien de langue française a droit à l'usage officiel de sa langue dans chacune des provinces du Dominion, le gouvernement de chacune de ces provinces doit lui fournir les moyens de perpétuer cette langue et la faire enseigner dans les écoles publiques pour lesquelles il paie sa part de taxes.

Pourquoi nierait-on aux français du Canada en matière de langue les droits et privilèges que l'on a volontiers accordés aux Boers dans le Sud-Africain et à toutes les races de l'Inde? Serait-ce parce que les Canadiens-français ont été pendant un siècle et demi les plus fermes soutiens des institutions britanniques?

En dehors de la question de droit et d'équité, la langue française devrait être chèrement conservée au Canada comme l'un des facteurs les plus puissants de notre avenir national.

Le français joue dans les temps modernes le rôle du grec dans l'antiquité. Après que les Romains eurent conquis la Grèce et l'eurent réduite au point de vue politique aux proportions insignifiantes de l'une des provinces secondaires de l'Empire, ils étaient si fermement convaincus de la supériorité de la civilisation grecque qu'ils hellénisèrent virtuellement l'Empire. Ils confièrent la direction de leurs écoles à des pédagogues grecs: ils importèrent d'Athènes l'art de la peinture et de la sculpture. La langue grecque devint bientôt l'instrument de la conversation dans les relations sociales entre les intellectuels de l'Empire. Vint même un temps où les décrets du sénat furent affichés au Forum dans la langue du vaincu.

De même de nos jours, il n'y a pas une nation ou une race de l'Europe civilisée qui n'ait pas reçu de France quelques éléments de sa civilisation. Et entre autres l'Angleterre et les races britanniques sont peut-être celles qui lui doivent le plus.

Un grand nombre de "jingos" canadiens seraient ébahis de connaître le nombre des lois, coutumes et institutions que l'Empire sur lequel le soleil ne se couche jamais a empruntées ou héritées de ce petit pays situé au sud de la Manche.

Plus de la moitié du dictionnaire anglais est composé de mots français dont plusieurs sont aujourd'hui disparus du dictionnaire français.

Le français est le véhicule international au moyen duquel tous les esprits supérieurs de l'univers communiquent entre eux. C'est la langue de la diplomatie, de la littérature, des arts et des sciences. C'est le médium le plus précis et le plus exact pour exprimer les nuances variées d'une pensée supérieure.

Quand le Canada sortira de son état primitif d'irresponsabilité coloniale et de vulgaire mercantilisme, son peuple essaiera naturellement de prendre rang parmi les nations cultivées du monde.

Alors les hommes cultivés du Canada sentiront la nécessité de faire tout ce que les autres peuples font, c'est-à-dire comprendre et parler parfaitement le français. On a déjà commencé dans quelques centres instruits du Canada.

Alors, par quelle inconcevable folie est-on porté en certains milieux d'entraver ou même d'abolir l'enseignement de cette langue dans un pays où elle est la langue maternelle du quart de la population.

Même dans le domaine commercial, l'usage général du français sera bientôt d'un avantage matériel pour le Canada. L'une des erreurs communes, résultant de l'ignorance et de notre état d'enfance coloniale, est d'imaginer que le monde entier tient dans les quatre coins de l'Empire britannique. Quelques Canadiens, cependant, accordent que les Etats Unis comptent pour quelque chose. Même dans ces limites, on ne devrait pas oublier que les peuples de langue anglaise ne forment qu'une minorité de la population totale de l'Empire britannique. En dehors de l'Empire, le français, est, plus peut-être que l'anglais, le moyen le plus efficace de communications commerciales aussi bien que des communications diplomatiques.

En Amérique seulement, au sud de la Rio-Grande, vivent soixante au soixante-dix millions de Latins, d'origine et d'éducation. En dépit des nombreux troubles et révolutions politiques, ces nations croissent en population, en richesse et en culture. Dans les différents rapports envoyés de l'Amérique du Sud par les agents canadiens du Ministère du Commerce à Ottawa, on donne invariablement au commerçant canadien l'avis de communiquer en espagnol ou en français, ou en portugais ou en français, mais jamais en anglais. Si, au lieu de crier à droite et à gauche que le Canada n'a qu'une seule langue, nous nous vantions au contraire que c'est un pays bilingue, les relations du Canada avec ces pays seraient grandement facilitées.

On dit quelque fois que le bilinguisme est un obstacle à l'unité nationale. Un digne prédicateur a fait l'autre jour à Montréal, l'extraordinaire déclaration que le Canada était un trop petit pays pour conserver deux langues. Evidemment, ce bon Monsieur n'a pas entendu parler de la Belgique ni de la Suisse, dont l'un a deux langues officielles et dont l'autre en a trois, enseignées dans les écoles publiques et employées librement dans tous les services publics. On peut lui rappeler aussi que les Suisses et les Belges ont, depuis des siècles, montré le plus grand attachement à leur nationalité et donné même des preuves frappantes de leur patriotisme dans les circonstances les plus difficiles.

La conservation de la langue française sera aussi l'obstacle le plus efficace à la pénétration des idées et des coutumes américaines au Canada. Il y a des gens qui lisent constamment que le Canada n'est pas un pays anglais, mais une confédéraiton anglo-française, où les deux langues ont des droits égaux. En outre, l'anglais n'est pas seulement la langue de la Grande-Bretagne, il est aussi la langue maternelle de la république américaine. Les communications sont beaucoup plus faciles et plus nombreuses entre le Canada et les Etats-Unis qu'entre le Canada et l'Angleterre. En conséquence, et aussi par suite de la communauté des idiomes, les magazines américains, les journaux, les publications de toutes sortes inondent simplement le pays. Ils forment ou plutôt ils déforment les esprits, les habitudes, la moralité d'une grande partie des Canadiens de langue anglaise. La seule partie du Canada qui résiste d'une façon pratique à cette subtile influence, est la province de Québec.

On a pu prétendre que le patriotisme ou la loyauté du Canada anglais n'ont pas été entamés par ce procédé d'assimilation mentale. Le temps le dira. L'invasion du Canada par le capital américain, l'accroissement constant des échanges commerciaux—avec ou sans réciprocité—la dépendance réciproque des systèmes de transport des deux pays, l'absence de relations étroites entre les différentes parties du Canada, toutes ces causes tendent à faire du Canada dans une grande mesure le tributaire de la république américaine. Quand une partie considérable du pays aura été "annexée" mentalement et commercialement, il serait peu sage d'en mettre à l'épreuve les liens de la loyauté.

Les Canadiens français, grâce à la conservation de leur langue et de tout ce que la langue emporte avec elle, sont mieux préparés à résister à cette assimilation. Au lieu d'être combattue par la majorité de langue anglaise, on aurait dû l'encourager à se répandre dans tout le Canada et à opposer une barrière à l'envahissement de l'américanisme. Au contraire, pendant que le Canadien français, le plus vieux et le plus fortement éprouvé des Canadiens, est traité en ennemi ou en étranger dans plusieurs provinces du Canada, les barrières du pays ont été ouvertes toutes grandes au flot des races étrangères, aux classes les plus dégénérées de la Grande-Bretagne. Dans leur absurde frayeur de la "domination française", certains leaders anglais au Canada ont pris les moyens les plus efficaces de déposséder les deux races des avantages d'une communauté mélangée composée de races et d'individus qui n'ont rien de commun avec les pionniers du Canada ni le plus léger souci ou respect pour les traditions ou les institutions britanniques.

Si le Canada doit rester britannique, ou même canadien, il est grand temps que l'esprit qui a prédominé à l'époque de la Confédération soit ranimé et que les deux races s'unissent de nouveau sur la base d'une association qui préservera leurs meilleures traditions et fera de leur double nationalité, la souche principale de la nation canadienne."

CELUI QUI VOLE LA TETE EN BAS

Les exploits de l'aviateur Pégoud en Belgique

Gand, le 3 novembre.

Changement de tableau: le temps détestable et maussade de la Toussaint a fait place aujourd'hui à une température exquise, dans le ciel d'un bleu profond où traînent à peine quelques légers nuages, le soleil luit de tout son éclat. Il fait splendide, et Pégoud l'audacieux et populaire élève de Blériot, pourra tantôt renouveler devant la foule immense accourue pour assister à ses exploits, les fantastiques prouesses qui l'ont fait acclamer à Paris, à Berlin, à Dresde, et hier encore à Hanovre. Car hier soir, le pilote français était en Allemagne, et il lui a fallu voyager la nuit pour arriver à temps ici, où le comité exécutif de l'Exposition a voulu que la clôture de la "World's Fair" coïncidât avec cette sensationnelle exhibition.

A la recherche de l'aviateur

Pégoud n'a débarqué à Gand que ce matin, à 6 heures, et il y a eu un moment de dernière inquiétude, car on ignorait où il était descendu: Blériot lui-même s'est vu dans l'obligation de faire le tour des hôtels pour retrouver son élève favori et l'amener au champ d'aviation. A 9 h. ½, Pégoud était déjà à la plaine Saint-Denis, une plaine vaste bordée d'un magnifique rideau d'arbres où les mécaniciens mettaient au point un monoplan tout neuf, à peine différent de celui que l'aviateur emploie habituellement pour boucler la boucle dans les airs.

Pégoud se trouvait là, revêtu de la tenue classique: jersey blanc, guêtres hautes, casque de cuir enveloppant la tête et découvrant le visage, où les yeux sourient malicieusement au-dessus de la fine moustache blonde. Tout de suite le pilote a grimpé sur le fuselage et s'est installé au volant; on a l'impression qu'il va tenter un dernier vol d'essai; les mécaniciens se sont attelés à l'appareil et l'hélice a été brusquement mise en marche soulevant un véritable nuage où, dans la fumée bleuâtre qui s'échappe du moteur, les feuilles mortes dont le gazon est jonché dansent une ronde fantastique Mais Pégoud ne part pas; pendant que le moteur, secouant les mécaniciens agrippés au stabilisateur, il se borne à régler les appareils de marche; mais cela ne dure pas et le maître pilote redescend bientôt pour s'entretenir avec Blériot et les membres de l'Aéro-Club.

Au milieu de la foule.

Maintenant l'immense aérodrome est en rumeur tout autour de la piste, où l'on se montre le ministre de France. Le public, dont les rangs s'épaississent de minute en minute, se bouscule pour mieux voir; combien y a-t-il là de curieux? Vingt mille? trente mille? cinquante mille? Il serait vain de vouloir les dénombrer. Blériot se promène de long en large sur la plaine, vêtu d'un ample pardessus; il est indifférent par habitude à cette exubération populaire; pas plus d'inquiétude chez lui que chez son élève. "Il n'y a rien à craindre, dit-il: Pégoud va nous prouver que les remous ne sont pas redoutables et qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter des surprises de l'air; les épreuves de vitesse présentent bien d'autres dangers."

Pégoud, maintenant, a repris place sur son siège, et le voici pour quelques minutes en représentation: les photographes vont et viennent autour de lui, braquant leur objectif sur l'aviateur, tandis que l'inévitable opérateur de cinématographe tourne infatigablement sa manivelle. Le voici maintenant prêt au départ: Pégoud va faire un petit tour d'essai avant la grande et définitive randonnée, et c'est Blériot lui-même qui tourne l'hélice... Le moteur ronfle; le stabilisateur, où Pégoud a fixé un frais bouquet de roses, se lève, et l'oiseau part, bondit sur le gazon hésite quelques moments avant de s'élancer définitivement dans les airs. Tous les yeux sont maintenant braqués sur le frêle oiseau qui monte avec un bruit de métal dans la lumière ardente, se tourne, vire, s'élève à quelques centaines de mètres avec une aisance admirable.

Un premier essai.

Et soudain un cri part de toutes les poitrines haletantes: l'appareil a complètement culbuté sur une aile; on a l'impression que l'aviateur, qui ne s'est pas fait attacher pour ce premier voyage, va être précipité... Mais ce moment d'émoi ne dure pas: l'appareil, docile à la manoeuvre, a presque aussitôt repris la position normale; puis il vire à nouveau, presqu'à pic, sur l'autre aile, et se balance ainsi à trois cents mètres d'altitude, mollement, avec cette grâce tournoyante qu'ont les mouettes que l'on voit, sur la côte, se poursuivre au-dessus des vagues dans la lumière d'un beau jour d'été.

De toutes parts, les bravos crépitent et les chapeaux se lèvent vers le ciel où l'aviateur poursuit sa vertigineuse promenade. Le monoplan se cabre, redescend brusquement, puis remonte et se couche sur l'aile tantôt à droite, tantôt à gauche, présentant au soleil son ventre doré. Puis, un large vol en spirale, Pégoud redescend enfin doucement sur la plaine, au milieu d'une tempête de bravos.

La boucle.

Et maintenant, en route pour le looping the loop!

Pégoud, que de solides bretelles de cuir attachent à l'appareil, reprend la voie aérienne. Il monte, monte très haut, évoluant avec une sûreté, une aisance stupéfiantes. Il s'élève à cinq cents, à six cents, puis à mille mètres. C'est maintenant la minute palpitante, impatiemment attendue. L'appareil vient de plonger, puis de se cabrer, et c'est à ce moment que se produit l'étonnante merveille: le monoplan s'est élevé tout droit vers le ciel, puis s'est complètement retourné, continuant ainsi sur le dos sa course émouvante: puis, sur le fond bleu du ciel où il se détache admirablement, il a repris sans secousse sa position première.

Bravo, Pégoud! La foule, électrisée, emballée, acclame avec frénésie; mais l'aviateur ne se presse pas de redescendre; il remonte encore et, trois ou quatre fois, voyageant tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre, il boucle la boucle avec un brio étourdissant. Et puis c'est la descente en spirale, en cheminée, et l'atterrissage lent au milieu de la plaine où les priviligiés se précipitent pour féliciter Pégoud, lui serrer la main, lui dire leur émoi et leur stupeur admirable.

Mais une auto est là au milieu pavoisée aux couleurs de la France; Pégoud y prend place à l'arrière, et la voiture démarre pour aller, le long des tribunes, promener le triomphateur; promenade rapidement interrompue, car la foule, impatiente, a rompu les barrages; elle se précipite vers l'auto et, au moment où l'aviateur saute à terre, elle s'empare de lui et le promène sur ses épaules, au milieu de bruyantes et joyeuses ovations.

Pégoud renouvelle ses exploits

Pégoud a renouvelé ses expériences l'après-midi en présence d'une affluence beaucoup plus considérable encore que le matin. 250 hommes de troupe gardaient la plaine. Précaution superflue, car toute la campagne était envahie. Les curieux faisant une véritable "rush" à travers champs, franchirent clôtures et barricades et se précipitèrent dans les enceintes réservées. Sur la chaussée d'Audenarde, c'était un cortège interminable de voitures, d'auto, de bicyclettes, d'équipages variés. Tous les chemins menant au champ d'aviation furent en quelque sorte embouteillés, et l'on dut retarder jusque 3 h. ½ le départ du pilote.

Cent mille spectateurs au bas mot s'écrasaient autour de la plaine, lorsque Pégoud s'éleva enfin, en un vol impressionnant, dans un formidable brouhaha d'acclamations. Et ce fut, comme le matin, un prodigieux spectacle sous le ciel tourmenté. L'appareil obéissant aux caprices de Pégoud, glissait, plongeait, tanguait de façon effrayante, prenant de brusques virages, se balançant les ailes inclinées avec une telle maitrise que l'on finissait par n'éprouver en quelque sorte plus d'émoi à le voir planer dans les positions les plus surprenantes, les plus contraires aux lois de l'équilibre.

Lorsqu'après un quart d'heure de vol on vit Pégoud s'élever à 1,000 mètres, se retourner, tomber de 500 mètres en une plongée verticale pour effectuer ensuite un rétablissement, l'enthousiasme du public ne connut plus de bornes. Mais Pégoud ne lui laissa pas le temps de souffler; il remonta encore et exécuta dans les airs une série de boucles audacieuses, surpassant en hardiesse toutes les prouesses de la matinée. Dix fois, vingt fois consécutivement on le vit se livrer à ce jeu périlleux, décrivant des orbes et des spirales pour venir enfin se poser légèrement sur le sable, au milieu des transports des spectateurs en délire.

Et quelle clameur! quelle frénésie dans les acclamations qui retentirent autour des barrières lorsque Pégoud, emporté par son auto, fit triomphalement le tour de la plaine! Quel spectacle aussi lorsque la foule, se ruant tout à coup dans la piste malgré la police, la troupe et la gendarmerie, se précipita dans tous les sens pour acclamer de près le triomphateur de cette journée! Et quel retour dans l'invraisemblable cohue, où les fiacres et les autos s'échelonnaient jusqu'aux portes de l'Exposition!...

Di fois, vingt fois la boucle.

Pégoud partira demain pour Rotterdam; il viendra ensuite faire quelques exhibitions à l'aérodrome de Berchem samedi et dimanche prochains. Les Bruxellois auront ainsi l'occasion de l'acclamer à leur tour.

UNE REVOLUTION EN ANGLETERRE

Ce n'est rien moins qu'une transformation complète du régime de la propriété rurale que le gouvernement anglais se propose d'accomplir, d'après un récent discours de M. Lloyd George, le chancelier de l'Echiquier. Il va sans dire que cette transformation, si jamais elle aboutit, ne sera pas l'oeuvre d'un jour. Il n'y a pas de questions plus complexes et plus délicates que celles dont l'Angleterre moderne aborde aujourd'hui la solution. Le mot de "révolution" n'est pas exagéré quand il s'agit de toucher à la base même de la constitution foncière d'un pays, et c'est d'ailleurs la Révolution qui a réalisé en France, on sait au prix de quelles épreuves, cette mobilisation de la grande propriété rurale qui est le but visé par les projets dont M. Lloyd George a donné un aperçu.

Certes, le régime actuel de la grande propriété en Angleterre a quelque chose d'archaïque et de suranné. En fait, cette grande propriété se transmet sans se subdiviser, grâce à certaines coutumes, étrangement embrouillées, qui ne permettent d'en disposer librement. Non seulement la petite propriété rurale ne parvient pas à se constituer, mais elle est au contraire en voie de disparition totale.

Pendant des siècles, le paysan anglais fut le plus heureux du monde. Alors que dans presque toute l'Europe le cultivateur du sol était attaché à la glèbe et privé de toute espèce de droits, le paysan anglais était un homme libre. A la fin du XVIIe siècle on comptait en Angleterre, sur 5,250,000 habitants, 4,000,000 de campagnards, dont 160,000 petits propriétaires vivant du produit de leurs domaines. Un siècle plus tard, à la veille de la Révolution française, un observateur attentif écrit que l'agriculture anglaise est "bonne, vigoureuse, sans cesse en progrès", les travailleurs sont bien nourris, les salaires élevés. Les fermiers vivent dans l'opulence. Pour la recherche dans le costume, dit un autre écrivain, on ne distingue pas la fille d'un fermier de celle d'un duc.

En 1847, le meilleur statisticien de l'époque, Porter, fait de l'Angleterre agricole un tableau également flatteur. La condition des cultivateurs n'a pas cessé de s'améliorer, le revenu de la terre a doublé depuis cinquante ans, la production du blé a tellement augmenté qu'en dépit de l'accroissement rapide de la population le sol de la Grande-Bretagne fournit encore les sept huitièmes du pain consommé par les habitants. Et la population continue à augmenter dans les campagnes.

Que nous voici loin maintenant de cet âge d'or! La décadence de l'agriculture en Angleterre est un fait accompli. Aucun parti politique ne songe à le nier. De 1878 à 1908, la superficie des terres produisant du blé diminue de moitié, passant de 1,500,000 hectares à 750,000, tandis que cette superficie augmente de moitié en Russie et reste stationnaire en France et en Allemagne.

En même temps la population quitte les campagnes. Contrairement à ce qui se passe dans tous les pays du continent, le nombre des petits propriétaires diminue sensiblement. La grande masse de la population campagnarde est représentée par les ouvriers agricoles et leur situation est précaire. Dans un pays où les ouvriers de ville gagnent 25 pour cent de plus qu'en France, il y a encore des provinces où le salaire de l'ouvrier agricole ne dépasse pas 50 sous par jour. Aussi émigrent-ils en masse vers les centres urbains. En 1901, 77 p. c. de la population entière résidait dans les districts urbains! De plus en plus, toute la vie du pays se concentre dans les villes, dont Londres, avec ses six millions d'habitants, est la plus monstrueuse.

Tous les Anglais sont unanimes à constater le mal et les périls qui en résultent. L'Angleterre dépend de l'étranger pour tous ses aliments essentiels. Un ennemi qui parviendrait à intercepter ses communications maritimes l'affamerait en quelques semaines. Pour la santé morale et physique de la nation, cet abandon des campagnes est un danger plus redoutable encore.

Mais les Anglais cessent d'être d'accord quand il s'agit d'établir les causes et les remèdes de cette effroyable décadence. M. Lloyd George et ses amis vous diront que toute la faute est aux grands propriétaires, aux landlords. Des économistes vous diront que la cause de cette transformation est tout autre. Elle est dans le libre échange. La crise agricole a commencé du jour où les Etats-Unis l'Australie, l'Argentine, le Canada, décuplant leur production agricole ont inondé les marché anglais. L'agriculteur anglais n'a pas pu supporter la concurrence. C'est l'étranger, disent les protectionnistes, qui a ruiné l'agriculture.

La question est, comme on voit, très complexe. M. Lloyd George prétend la résoudre en instituant un "ministère de la terre" investi d'une sorte de pouvoir dictatorial, veillant au taux des loyers et des fermages, intervenant dans les conflits entre fermiers et propriétaires, ayant en un mot "la haute main sur le sol, de façon que ni le sol national, ni les cultivateurs ne restent soumis au bon plaisir des grands propriétaires." Le ministère de la terre achèterait "à un prix raisonnable" les terres négligées par leurs propriétaires, et les mettrait en valeur. Il ferait aussi construire des habitations rurales, pour fixer les ouvriers agricoles à la campagne par la perspective d'un salaire rénumérateur, d'un logement confortable et de la propriété individuelle à acquérir.

Tout cela n'est encore donné qu'à titre d'indications, et les conservateurs n'ont peut-être pas tort de penser que certaines de ces indications ne sont que des promesses électorales.

Choisissez-les plutôt petits et, après les avoir épluchés, mettez-les dans une casserole où vous aurez fait fondre du beurre. Saupoudrez-les de poivre, de sel et d'une cuillerée de sucre blanc. Bien couverts, faites-les cuire à feu doux, de belle couleur.

* * *

Vous les disposerez autour des côtelettes et servirez à l'instant et très chaud.

* * *

Côtelettes de mouton aux oignons glacés.—Parez les côtelettes et dégarnissez à moitié leur manche.

Département des patrons



La blouse de ce costume est du dernier style. Le collet large dans le dos se continue le long de la bordure du corsage. Les manches unies y sont ajustées sans le moindre froncement. La jupe est en quatre morceaux et s'ouvre sur le devant.

Le patron No. 6,373 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 4½ d'un tissu de 44 pouces de largeur et ⅝ de verge d'un tissu de 18 pouces pour la blouse.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES

Costume simple, convenant très bien aux enfants fréquentant l'école. La blouse unie s'ouvre sur le devant. Le vêtement fronce un peu à la ceinture. Il est orné d'un très joli petit collet enjolivé. Ce costume se complète par des manches évêque.

Le patron No. 6,380 est pour enfants de 6, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 5 verges d'un matériel de 36 pouces et ½ verge d'un tissu de 27 pouces pour insertion.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,

LA LIBERTE,

B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

LA PRISE DE VICTORIA

Le succès des rebelles a été suivi d'horribles scènes de carnage.

Mexico, 3.—On admet que le général Rabago, gouverneur militaire de l'Etat de Tamaulipas, a évacué Victoria et qu'il bat en retraite vers Tula, située au sud-est de Victoria.

Les forces rebelles commandées par le général Pablo Gonzalez et Jesus Carranza, prévoyant une attaque de Victoria par les troupes réunies des généraux Rubio Navarrete et Ocarranza, ont détruit la ville et voie ferrée à l'est et à l'ouest, sur plusieurs kilomètres.

Des fugitifs venant de Victoria disent que les rebelles ont exécuté plusieurs Espagnols, dont le consul d'Espagne. La ville a été prise, après un siège terrible, qui n'a pas duré moins de 8 jours. Le général Rabago, qui commandait les fédéraux, n'avait que 800 hommes sous ses ordres pour défendre Victoria et les rebelles étaient plus de 3,000. Les fédéraux ont perdu plus de 200 hommes dans le combat, mais ils n'abandonnèrent la ville que lorsque leurs munitions furent totalement épuisées; ils se retirèrent ensuite en bon ordre, emportant leurs mitrailleuses.

Les fugitifs prétendent que les pertes des rebelles à Victoria sont beaucoup plus conséquentes que celles des fédéraux, bien que le nombre exact n'en soit pas connu.

Ayant détruit Victoria, les rebelles commandent maintenant une des deux routes possibles pouvant permettre aux fédéraux de renforcer la garnison de Tampico, dont la situation devient de plus en plus critique.

Les fédéraux battant en retraite ne pourront, vu la direction qu'ils ont prise, joindre cette garnison.

La chute de Victoria est attribuée au manque de décision du général Navarette; on prétend que ce général s'est attardé pendant plusieurs jours à 30 milles de la ville, au lieu de se porter à son secours.

Après la prise de Victoria, le constitutionnels ne firent grâce à personne; ce fut un véritable carnage; les liens du sang et de parenté ne suffirent même pas à arrêter la cruelle vengeance des partisans de Carranza.

Tous ceux ayant un emploi officiel furent massacrés sans merci. Parmi eux se trouvait le cousin d'Enrique Caballero, un des lieutenants de Carranza; il fut condamné à mort pour avoir aidé les troupes fédérales à défendre la ville.

La mère du jeune homme se jeta aux genoux de son neveu, implorant la grâce de son fils. Pour toute réponse, Caballerro fit sortir son cousin de prison et le fit fusiller sous les yeux de la pauvre mère.

ENCORE LES SUFFRAGETTES

L'une d'elles interrompt une réunion publique.

Londres, 3.—Les suffragettes reviennent à leurs vieilles tactiques de guerre. A Caxton Hall, l'une d'elles, après s'être attachée sur une chaise avec une chaîne et un cadenas, se mit à crier: "Laissez voter les femmes." L'honorable Joseph Albert Pease, M. P. fut obligé de suspendre son discours pendant que les huissiers s'empressaient de faire sortir la suffragette, ce qu'ils ne purent faire sans briser les chaînes.

SUCCES DES MEXICAINS FEDERAUX

Des rebelles sont chassés d'Altata.

Mexico, 3.—Les canonnières "Tampico" et "Guerrero", appartenant aux troupes fédérales, ont bombardé de nouveau, hier, le port d'Altata, district de Sinaloa, et ont détruit la ville entière.

Les rebelles, qui étaient restés dans la ville malgré le bombardement terrible des jours précédents, ont compris qu'ils ne pouvaient s'y tenir plus longtemps et ont fui dans l'intérieur du pays.

Les cannonnières se sont donc dirigées sur Mazatlan, pour coopérer à l'attaque du port, qui a eu lieu par terre et par mer, port qui est occupé par les rebelles.

Les généraux Rasgado et Garcia dirigeront l'attaque qui sera tentée de l'intérieur du pays.

La ville de Torreon, qui est restée longtemps entre les mains des rebelles, est sur le point d'être reprise par une colonne de fédéraux commandés par le général José Refugio Velasco.

Les troupes fédérales, dit-on, qui s'avancent sur la ville, auraient rencontré peu d'opposition et seraient déjà arrivées à quelques kilomètres de Torreon.

Au dire des autorités militaires, la réoccupation de Torreon portera un coup fatal à la révolution, car la possession de la ville facilite l'entrée dans quatre districts. Elle est située sur la frontière du district de Coahuila.

Le général Velasco a reçu l'ordre d'avoir à se rendre immédiatement à Durango aussitôt qu'il se sera emparé de Torreon.

TIREURS FRANCAIS ET AMERICAINS

Les matelots américains se montrent très inférieurs à Nice.

Paris, 3.—Les officiers et matelots de l'escadre américaine, qui se trouve à Nice actuellement, ont fêté joyeusement leur séjour sur la Riviera.

Une réception a été donnée hier à bord du vaisseau amiral "Wyoming" par l'amiral Badger et le capitaine Chapin en l'honneur du préfet des Alpes-Maritimes, des amiraux, généraux et autres officiers du gouvernement et a été un véritable succès.

L'escadre américaine quittera Nice demain.

Les jeunes officiers et marins américains ont pris part à différentes luttes athlétiques avec les officiers et marins français. Il y a eu des victoires dans l'un et l'autre camp, mais les tireurs américains ont été battus à plusieurs reprises par les chasseurs alpins du 24e bataillon, dans les exercices de tir à longue distance, et à nouveau par le Shooting Club de Nice dans un tir effectué à une distance de 200 mètres.

L'infériorité des tireurs américains résulte de leur manque de pratique. Jamais une telle camaraderie n'avait régné entre les matelots des deux pays.

On vante partout la conduite et la bonne tenue des marins américains, leur discipline et la politesse qu'ils ont montré à tous ceux qui les ont approché.

UNE CHASSE AU TIGRE

Ce qui se passe aux environs de Chartres.

Paris, 3.—Une chasse au tigre, avec des automobiles à la place d'éléphants, a eu lieu cet après-midi aux environs de Chartres.

Un tigre qui figurait dans une mise en scène cinématographique représentant une chasse au tigre, dans la jungle, a brisé l'enclos qui le retenait captif et s'est enfui.

Tout l'après-midi des gendarmes et des soldats ont parcouru les environs en automobile, dans l'espoir de retrouver la piste de l'animal. Mais tous leurs efforts ont été vains.

Les femmes et les enfants se sont barricadés. Les habitants de Chartres sont dans l'affolement le plus complet.

M. ADALPE ACCUSE LES ETATS UNIS

Les armes envoyées par ce pays entretiennent la révolution.

Santander (Espagne), 3.—M. Manuel Garza Aldape, ex-ministre de l'intérieur au Mexique, est arrivé ici sur le navire "Espagne". M. Aldape se rend à Paris.

Ce dernier vient essayer de contracter un emprunt en France, emprunt qui est en voie d'aboutir, et a pour but de subvenir à l'entretien de l'armée fédérale et de procurer des ressources au gouvernement de Huerta.

M. Aldape affirme que la situation économique du Mexique n'est pas désespérée. Les ressources du gouvernement sont faibles, dit-il, mais il paiera tout ce qu'il doit.

Il a insisté sur ce fait que la révolution, qui cause tant de calamités au Mexique, est encouragée par l'envoi en fraude d'armes fournies par les Etats-Unis.

UN CAS D'EMPOISONNEMENT

Il occasionne treize décès. Autres victimes en danger

Madrid, 3.—Cent cinq personnes ont été empoisonnées à Puente Ovejuna, près de Cordone, après avoir mangé de la viande contaminée.

Treize sont mortes; un grand nombre sont dans un état désespéré.

UN PRINCE AVIATEUR

Le cousin du roi d'Espagne jette des bombes sur le camp marocain.

Tétouan (Maroc), 3.—Le prince Alphonse, cousin du roi d'Espagne, en compagnie du colonel Viven, a accompli en aéroplane une audacieuse reconnaissance.

Parti de Tétouan, il s'est rendu à Arzila, survolant les tribus marocaines les plus dangereuses. Leur machine était le point de mire de toutes les balles marocaines.

Les aviateurs, qui, à plusieurs reprises, l'avaient échappé belle, répondirent à la fusillade en jetant des bombes sur le camp des Marocains.

UNE LACHETE

Un lieutenant allemand blesse un infirme d'une coup de sabre.

Saverne, 4.—Le lieutenant von Foerstner s'est livré aujourd'hui à un acte de brutalité qui n'a fait qu'envenimer le sentiment des Alsaciens contre les officiers allemands. Il a frappé et blessé, d'un coup de sabre, un malheureux infirme qui l'avait conspué à son passage. Voici comment se sont passés les faits:

Le lieutenant von Foerster passait, à la tête de sa compagnie, à Detweiler, petit village des environs, lorsqu'il fut conpué par un groupe d'ouvriers alsaciens qui avaient reconnu l'insulteur des Alsaciens et du drapeau français.

Le lieutenant commanda la halte et donna l'ordre à ses hommes de se mettre à la poursuite des ouvriers.

Les soldats se précipitèrent aussitôt et réussirent à arrêter, après une chasse effrenée, un malheureux estropié, qu'ils amenèrent triomphalement devant leur chef.

C'est à ce moment que von Foerster commit un acte de lâcheté incroyable: dès que l'infirme fut en sa présence, il le frappa violemment à la tête avec le tranchant de son sabre. Le malheureux tomba, grièvement blessé.

L'indignation de la population est à son comble, et si cet officier n'est pas déplacé, les plus graves désordres sont à craindre.

On dit que le kaiser n'est pas du tout content du zèle exagéré, montré par ses officiers, et qu'il leur a signifié d'avoir de meilleures relations avec les habitants.

ESPAGNOLS ET MAROCAINS

Trente-cinq soldats sont tués et blessés dans un engagement.

Madrid, 4.—D'après une dépêche reçue de Melilla (Maroc), l'infanterie espagnole, qui effectuait une reconnaissance près des montagnes d'Arapiles, point situé dans la zone espagnole, a engagé une lutte terrible avec les Marocains.

Plusieurs tribus ont été mises en déroute. Six Arabes ont été tués. Il y a eu un grand nombre de blessés.

Du côté des Espagnols, il y aurait eu deux morts, dont un officier, et sept soldats blessés.

D'autres dépêches privées disent que trente-cinq soldats espagnols et marocains ont été tués ou blessés.

Quinze soldats espagnols seraient du nombre.

CHUTE MORTELLE D'AVIATEUR

Le pilote du premier lord de l'amirauté se tue.

Eastchurch (Angleterre), 5.—Le capitaine Wildman Lushington, membre de la société royale d'aviation, s'est tué aujourd'hui, quand son biplan en se renversant, est venu s'écraser sur le sol du Royal Aero Club.

Le capitaine Lushington était l'un des plus adroits pilotes de la marine. Hier seulement il avait été choisi pour diriger le biplan sur lequel le premier lord de l'amirauté anglaise, M. Winston Churchill, faisait ses premiers essais pour obtenir sa licence de pilote. Ce dernier ayant revêtu un costume d'aviateur prit place sur le biplan avec le capitaine Lushington.

Arrivés à une hauteur de 200 mètres, M. Churchill voulut diriger lui-même la machine, et lui imprima une vitesse de cinquante milles à l'heure. Après avoir volé plus de quarante-cinq minutes, le capitaine Lashington avait pris en mains la direction du biplan et était venu atterrir doucement sur le sol. M. Churchill se montre très affecté de la mort du capitaine Lushington que les membres du Royal Aero Clug regretteront sincèrement.

L'ATMOSPHERE VA NOUS ECLAIRER

Un inventeur espagnol découvre un nouveau moyen de produire l'électricité.

Madrid, 6.—La "Correspondencia de Espana" raconte que M. Iglesias, un inventeur espagnol, prétend avoir découvert un moyen de produire l'électricité, en l'empruntant directement à l'atmosphère. Il assure pouvoir appliquer ce procédé à l'éclairage. Il pourrait, a-t-il dit, faire sauter une mine à une distance de 40 kilomètres.

SORCIERS NEGRES MEUTRIERS

Dis nègres cubains sont accusés du meurtre d'une jeune fille de race blanche

La Havane, 5.—Dix nègres, passant pour sorciers, viennent d'être accusés d'avoir tué une jeune fille de race blanche, à Ahtemisa, province de Pinar del Rio.

Ces derniers, qui, assure-t-on, voulaient avoir le sang de la jeune fille pour l'offrir en sacrifice et le mêler à leurs préparations magiques, ont été arrêtés par des gens du pays, aussitôt après le crime.

Pour pouvoir mieux accomplir leur forfait et faire croire que la mort de la jeune fille était accidentelle, les sorciers, au moment où le sang était recueilli, mirent le feu à de la poudre. Le corps fut brûlé par l'explosion. Ils voulaient ainsi cacher l'évidence de leur crime.

VERS LA MAISON DE LUMIERE

La moisson d'âmes

Cette maison lumineuse, c'est l'Eglise catholique, seul centre de la vérité et hors de laquelle il n'est pas de salut.

Les âmes de bonne volonté vont à elle. On nous signale la conversion du lieutenant-colonel William Dawson, officier de la marine des Etats-Unis. Il s'est converti avec sa femme et ses quatre enfants. Le lieutenant-colonel Dawson est le petit neveu du Rev. Alexandre Campbel, fondateur de la secte protestante des "Disciples du Christ" ou *Campbellistes*.

Le P. Cyprien Alston, de l'Ordre de Saint-Benoit, était jadis un clergyman protestant. Converti, il se fit moine bénédictin. Les supérieurs viennent de lui confier le rectorat de l'église de Saint-Antoine, dans la ville de Dulwich où il était autrefois pasteur protestant.

Le Rev. M. Gateley, "curé" anglican de l'église Saint-Sauveur, dans le diocèse de Birmingham, a fait son abjuration à Edgbaston, dans l'église de l'Oratoire.

La voix du Maître

Et voici une conversion eucharistique, celle d'une dame américaine. Celle-ci était anglicane quand elle entra, pour la première fois, dans l'église de Saint-Paul, à Pitsburg (Etats-Unis). Ecoutez son récit. C'était un dimanche:

"Je me mis à genoux sans m'occuper du temps, et, d'ailleurs, sans prier beaucoup, mais tout à fait tranquille. L'après-midi, je revins et m'assis sur le premier banc en face du maître-autel, sans prier ou penser beaucoup plus, mais paisible et consolée, comme une enfant qui viendrait se reposer sur le sein de sa mère.

"Je regardais nonchalamment aller et venir les fidèles: jeunes et vieux, hommes et femmes, garçons et filles, riches, pauvres, bourgeois, tous sont représentés dans cette procession humaine qui vient déposer ses soucis, ses chagrins, ses espérances, ses désirs, en un mot tout ce qui l'agite devant l'Ami, toujours prêt à écouter.

"Voici que bientôt une pensée claire perce dans mon esprit. Dans quelle autre église verrait-on une telle procession? Si la présence réelle disparaissait d'ici, cette incomparable procession d'âmes continuerait-elle longtemps d'affluer même dans cette enceinte?

Les ombres du soir s'étendent dans la nef, les prêtres ont quitté leur confessionnal, et l'église se trouve vide, vide!... mais avec la présence du Maître qui remplit toutes choses; et alors, je n'ai plus conscience de rien d'autre. Non, je ne puis rien dire de plus, rien expliquer mieux; et avec la bienheureuse Mère Marie je me surprenais à dire: *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.*"

Quelque temps après, le fils de cette dame, ritualiste convaincu, fut également converti par le Saint Sacrement. Elle écrivait à une de ses amies:

"Je suis sûre que vous vous réjouirez d'apprendre que mon plus jeune fils est en ce moment catholique et enchanté de l'être. Comme moi, c'est la puissance silencieuse du *Prisonnier du tabernacle* qui l'a converti. Je me contentai, quant à moi, de prier tous les jours pour sa conversion. Le matin de Noël, je lui demandai s'il voudrait m'accompagner à la grand'messe avec un de ses amis, catholique. Il y vint. L'après-midi, il assista aux vêpres avec le même jeune homme. A son retour, il vint me trouver comme j'étais en train de lire, et il me dit:

"—Eh bien! maman, je suis décidé.

"Décidé à quoi? lui demandai-je.

"—A être catholique...

"Oh! la miraculeuse surprise: Elle était d'autant plus grande qu'il m'avait souvent dit: "Je ne serai jamais catholique!..."

Les sillons protestants sont stériles

L'Eglise anglicane se disloque, tandis que la véritable Eglise du Christ, l'Eglise catholique, prospère. Le Rev. abbé Gasquet, O. S. B., dont les travaux historiques sur la Réforme anglicane sont appréciés de tous les vrais savants, déclarait récemment. "Les évêques anglicans ont perdu toute autorité sur leur clergé; la plupart sont ouvertement libre penseurs. Seule, l'Eglise catholique reste inébranlable, et, tous les ans, voit venir à elle un nombre considérable de gens instruits. J'ai la ferme conviction que, d'ici trente ans, l'Angleterre sera divisée entre les catholiques obéissant au Pape et les libres-penseurs: le protestantisme devient de plus en plus une force négligeable..."

Ainsi, c'est au moment où les sectaires s'acharnent à combattre l'Eglise que celle-ci se développe, fécondée par la persécution. En Angleterre, comme en France, les âmes reviennent vers la vérité. Mais, chez nous, la secte maçonnique, trop bien servie par un gouvernement sans Dieu, s'apprête à tuer la foi dans l'âme de nos petits enfants. Il ne faut pas laisser se commettre cette iniquité; il faut défendre l'âme des tout-petits...

LE FLEAU DE LA DEPOPULATION

Le phénomène de la dépopulation des campagnes est le mal dont tous les pays civilisés commencent à s'alarmer sérieusement. Chez nous, il est effrayant.

En Allemagne, il ne donne pas moins sujet à de graves réflexions. En 1880, le nombre des Allemands cultivant les champs ou vivant à la compagne était de 19 millions. Il est tombé, en 1907, à 17 millions. Pendant la même période, le nombre des habitants des villes a passé de 26 à 14 millions; le nombre des grandes villes de plus de 100 à 150,000 habitants était de 8 en 1871; il était de 48 en 1910, représentant un total approximatif de 14 millions d'habitants.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer souvent, le phénomène social de la dépopulation est lié à celui de l'exode de la campagne vers la ville. La campagne est une nourrice; la ville est une tueuse d'enfants.

L'Allemagne constate que les deux villes de Hambourg et de Berlin fournissent trois à quatre fois moins de recrues valides et incorporées que les campagnes de la Prusse orientale. Et la *Post* jette ce cri:

"La dépopulation des campagnes, l'irruption grandissante des étrangers, l'agglomération des masses d'hommes toujours plus nombreuses dans les grandes villes inspirent à tous les patriotes allemands les plus graves craintes. Il nous faut plus d'hommes dans les campagnes; c'est là une des conditions essentielles pour maintenir la force militaire de notre empire, l'avenir de notre peuple, la sécurité de notre prospérité matérielle."

Ces vérités au delà du Rhin sont aussi des vérités en deçà. Mais ce n'est pas par des lois que l'on remédira à cet état de choses: c'est en donnant aux populations la vérité catholique et en faisant entrer Dieu dans les consciences et dans les lois.

Nous voulons Dieu!

RECETTES

Faites fondre du beurre dans une poêle, quand il sera bien chaud vous y mettrez les côtelettes. Ayez un feu assez vif afin qu'elles ne languissent pas. Faites leur prendre couleur, d'un côté puis de l'autre; les ayant retournées, assaisonnez-les de poivre et de sel: leur cuisson doit être de minutes à peine. Bien dorées, rangez-les sur un plat chauffé et versez leur jus par-dessus.

Le Marché Agricole

GRAIN	
Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	84¼
No. 2 Northern	83¼
No. 3 Northern	79
No. 4	74
No. 1 rejected seeds	77½
No. 2 rejected seeds	75½
No. 1 Hiver rouge	84
No. 2 Hiver rouge	81½
No. 3 Hiver rouge	79½
Avoines—	
No. 2 C. W.	35⅛
No. 3 C. W.	32¼
Extra No. 1 Feed	31
No. 1 Feed	33
No. 2 Feed	31
Orge—	
No. 2	42½
No. 4	40½
Feed	38¼
Rejected	38
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.20
No. 2 N. W. C.	1.16
No. 3 N. W. C.	1.09
BESTIAUX.	
Prix: livrés, nourris et abreuvés.	
Taureaux de choix.	
Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $5.75
Vaches moyennes et genisses.	
Prix	$1.00 à $4.50
Vaches ordinaires.	
Prix	$2.50 à $2.75
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$50.00 à $65.00
VEAUX.	
Veaux de choix.	
Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$5.00 à $6.00
BREBIS.	
Brebis de choix.	
Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps.	
Prix	$6.50 à $7.00
PORCS.	
De choix	$9.00
Roughs and heauvies.	
Prix	$7.00
Stags	$5.00
BEURRE DE CREMERIE.	
Cremerie	30-33

Séparés	21-27	
No. 2	19-20	
No. 1	26	
De cuisine	22	
FROMAGE.		
Frais	35-40	
Bons	30	
Ont. large	15½	
Ont. twins	15¾	
FARINES.		
Lake of the Woods Milling Co.		
Frais	35-40	
Bons	30	
Five Roses, au baril	$5.30	
Lakewood	5.00	
Harvest Queen	4.70	
Medora	4.00	
XXXX	3.20	
Western Can. Flour Mills Ltd.		
Purity, au baril	$5.70	
Three Stars	4.80	
Maitland	4.30	
Huron	4.20	
Huron	4.20	
Medallion	5.10	
Ogilvie Flour Mills Co.—		
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80	
Mount Royal	2.70	
Glenora	2.55	
Fall wheat	2.55	
Graham	2.55	
Centennial	2.45	
Manitoba	2.25	
Fancy XXXX	1.60	
Imperial	1.45	
Leitch Bros. Flour Mills Ltd.		
	Au char	
	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Ball's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran, en sacs, la tonne	15.00	16.00
FOIN.		
Manitoba, nouveau	$14.00	
No. 2	13.00	
No. 3	10.00	
No. 1 Naturel, la tonne	10.00	
No. 2 Naturel	9.00	
No. 3 Naturel	8.00	
Avoines pour nourrir, bois.	$ .40	
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne	$30.00	

CHRONIQUE AGRICOLE

LA VACHE QUI RETIENT SON LAIT

Comment obliger une vache à donner son lait quand elle le retient au moment de la traite, sous l'effet d'une crainte quelconque? L'animal qui est dans cet état contracte volontairement les muscles abdominaux, et il y a interruption des mouvements respiratoires. Pour ces raisons, la circulation du sang dans la mamelle serait un moment suspendue; il y aurait engorgement des vaisseaux de l'organe qui ferait obstacle à la sortie du lait par le canal naturel du trayon.

Il est certain qu'il faut alors traiter l'animal avec douceur pour le tranquiliser, de la main et de la voix, lui donner quelque friandise, du sel, par exemple, ou un aliment qu'il aime.

Un moyen, qui donne de bons résultats, est celui qui consiste à attacher le veau près de la bête, en recouvrant la tête de celle-ci, de façon qu'elle puisse le flairer et le toucher sans le voir.

Enfin, on propose, également, de pincer avec les doigts l'épine dorsale en avant des hanches, en pressant aussi fortement que possible, durant une minute. Ou bien, on pratique, avec un bâton, de vigoureuses frictions sur les reins. L'animal fléchit alors l'épine dorsale, et il relâche, ainsi, ses muscles abdominaux et son diaphragme.

PRODUCTION DES VACHES LAITIERES EN ETE

En août de cette année la production moyenne des 9,349 vaches soumises au contrôle dans les Centres de Contrôle laitier maintenus par le service fédéral de l'industrie laitière (Provinces Maritimes, Ontario et Québec), a été de 622 livres de lait à 3.6 p. c. soit un total de 22.6 livres de matière grasse. Ces chiffres sont presque identiques à ceux de 1912 et 1911 pour le même mois.

Mais cette moyenne générale recouvre de son manteau des rendements bien différents par provinces, comtés ou troupeau. Par exemple à Saint-Joseph, N. B. la production moyenne était de 458 livres de lait tandis qu'elle était de 611 livres à Saint-Prosper, Que. et de 809 livres à Woodstock, Ont. De même la production de matière grasse variait de 17 à 27 livres par vache.

Mais prenons des districts moins éloignés les uns des autres. A Farmer's Union, Ont., la production totale de 446 vaches était de 10,472 livres de matière grasse tandis qu'à Frankfort, Ont., malgré 19 vaches *de moins*, la production de matière grasse était de 889 livres *de plus*. Le district de Saint-Hyacinthe, Que., nous fournit une comparaison encore frappante: ici un troupeau de 14 vaches a produit 4,940 livres de lait de plus qu'un autre troupeau, composé également de 14 vaches.

Nous pourrions faire bien d'autres comparaisons entre les troupeaux des divers centres, mais ce qui importe infiniment plus pour le patron ordinaire c'est de connaître la production de chacune des vaches qui composent son troupeau. Le laitier prévoyant sait, d'après ses régistres de production (si facile à tenir) ce que lui donne chaque vache et non seulement pendant un mois mais toute l'année. Une fois en possession de ces donnés il est en mesure de travailler à l'amélioration de son troupeau; il reforme les bêtes qui ne donnent que 458 livres de lait par mois par garder celles qui lui rapportent au moins six à sept mille livres par an.

C. F. W.

HABITUDES VICIEUSES DU CHEVAL

Chevaux qui laissent pendre leur langue, la doublent ou l'agitent à tout instant hors de la bouche.

"Certains chevaux, pendant le travail, sortent la langue et la laissent pendre, soit à gauche, soit à droite, plus rarement en avant. Ce défaut constitue ce qu'on est convenu d'appeler la *langue pendante*, mais il n'est pas comme on pourrait le croire, le résultat d'une paralysie.

"Dans d'autres occasions, la langue sort de la bouche et y entre alternativement, un peu à la manière de celle des serpents.

"Parfois, encore, l'animal la *double*, la replie en-dessous, sans cependant la faire paraître en dehors.

"Enfin, il y a des chevaux qui déplacent la langue de telle façon qu'au lieu de supporter le mors, elle se loge en-dessous.

"Les inconvénients qui résultent de ces quatre habitudes vicieuses ne sont pas les mêmes.

"C'est ainsi que la langue pendante, outre l'expression stupide qu'elle donne à la physionomie, est exposée à des entamures souvent profondes qui gênent la préhension des aliments, la mastication, l'insalivation et même la déglutition.

"La langue qui est sortie et rentrée alternativement de la bouche est moins défectueuse. Le reproche le plus sérieux qu'on puisse en faire c'est de causer une grande perte de salive, car elle ne rentre dans la bouche qu'après s'être desséchée pour s'y humecter de nouveau. En outre, elle rend le cheval malpropre et salit les pièces du harnais qu'elle touche, et les habits des personnes qui s'en approchent trop près.

"Quant aux habitudes qui consistent à doubler la langue ou à la loger en-dessous du mors, elles nuisent à l'embouchure. On y remédie en serrant davantage la gourmette."

(*Reproduit de Goubaux et Barrier*).

* * *

La *langue pendante* est un grand défaut dans notre pays à cause du danger qu'elle court d'être gelée en hiver. Aussi, n'est-il pas rare que cet accident se produise. Si la corrélation est légère elle est suivie d'inflammation plus ou moins grave de cet organe à laquelle on rémédie par des gargarismes d'une solution de borax. Par exemple: un once de borax dans une pinte d'eau. L'animal ne peut manger que des aliments très mous, comme les légumes cuits, du son humecté, etc., durant quelques jours. Et, encore, mange-t-il avec difficulté.

Mais si la langue est gelée *dure*, comme on dit ici, il est souvent nécessaire de l'amputer. C'est un grave inconvénient qu'une langue coupée. On le reconnaît à ce que pour boire, le cheval enfonce sa tête dans l'eau jusqu'aux yeux. Aussi bien, quand on achète un cheval estil prudent de le voir boire.

Chez d'aucuns chevaux il suffit de les empêcher d'ouvrir la bouche pour prévenir la sortie de la langue. On y arrive au moyen d'une petite courroie ajoutée à la bride et que l'on serre plus ou moins. Chez d'autres, rien ne les empêche de laisser pendre la langue.

On prévient que la langue ne se loge au-dessous du mors en soudant à ce dernier une plaque en forte tôle, de deux pouces à deux pouces et demi de longueur et d'un pouce et demi de largeur, de manière à ce que la partie libre soit dirigée vers la gorge.

J.-A. Couture.

MEDECINE-VETERINAIRE

Tranchement d'urine

La suppression urinaire n'est pas une maladie mais un symptôme de diverses maladies. Elle est présenté dans la congestion des reins, l'inflammation des reins, de la vessie, la présence de calculs, (pierre) soit dans les conduits urinaires (urêthères), soit dans l'inflammation, la vessie alors que ces calculs bouchent l'ouverture de cette organe, soit dans l'urètre; l'obstruction de l'ouverture de l'urètre par une matière grisâtre qui s'accumule dans une petite cavité près du méat urinaire; l'accumulation dans le fourreau d'une matière brunâtre fétide; les spasmes (crampes) de la vessie. Enfin certains chevaux n'urinent pas sous le harnais, ni même à l'écurie s'ils n'ont pas de litière. Etant donné un cas où il y a difficulté ou impossibilité d'uriner il faut d'abord en rechercher la cause et la supprimer.

Nous venons de dire que certains chevaux n'urinent pas sous le harnais, ni à l'écurie s'ils n'ont pas de litière; nous ajouterons que souvent les juments n'urinent pas non plus si l'avaloire n'est pas relevé. C'est pourquoi, s'apercevant qu'un cheval ne peut uriner, la première chose qu'on devra faire sera de le dételer complètement, de lui donner une bonne litière qu'on secouera vivement. Souvent cela suffit pour amener l'expulsion d'une abondante quantité d'urine, et tout malaise cesse aussitôt.

Quand l'animal s'est retenu trop longtemps, (pour la raison que nous venons de donner), la vessie se rempli outre mesure et ne peut plus se contracter; il y a alors spasmes (crampes) des parois de cet organe. Le cheval a des coliques, il se campe, fait d'infructueux efforts pour uriner. Dans ces cas il faut vider la vessie avec une sonde le plus tôt possible. Chez la jument cela est assez facile; chez le mâle il n'y a qu'un homme de l'art qui puisse y arriver. Voici comment on procède chez la jument: On prend un tube en caoutchouc, ou en bois, ou en métal un peu flexible, d'un demi-pouce au plus de diamètre; on passe un peu d'huile dessus; on introduit la main, tenant le tube, dans la vulve, sur le plancher du vagin, à quatre pouces de la vulve, on sent un orifice, c'est le méat urinaire. On pousse le tube dans cet orifice, et on l'y enfonce d'environ 4 pouces. L'urine s'écoule bientôt d'elle-même.

Si l'on n'osait pas vider la vessie de cette façon, ou si l'on avait affaire à un mâle, il faudrait quérir au plus tôt un médecin-vétérinaire; en attendant son arrivée on pourrait donner:

Teinture d'opium ....2 onces
Eau ....4 onces
Mêlez.

Dans ces cas de tranchement d'urine il faut toujours examiner le fourreau, afin de s'assurer qu'il n'y a rien qui empêche la sortie du pénis (verge). On examinera aussi le bout du pénis, car, comme nous l'avons dit précédemment, le conduit urinaire peut être obstrué par une matière grisâtre, ressemblant à du mastic, et s'accumulant dans une petite cavité à côté de l'ouverture urinaire. Si cette obstruction existe on l'enlève en pressant chaque côté de la cavité.

Dans la congestion des reins l'urine ne s'est expulsée qu'en très petite quantité et avec douleur: elle est couleur de sang.

Dans l'inflammation des reins l'urine a la même apparence au début; un peu plus tard elle est couleur de noyer noir. Dans les deux cas, les jambes sont écartées, les reins voussés et douloureux à la pression.

Dans les cas de calculs il y a des coliques plus ou moins vives, l'urine est sanguinoante; il est cependant assex difficile, même pour un homme de l'art, de faire un diagnostique correct à première vue, hormis que les calculs puissent être reconnus par l'exploration méthodique des organes urinaires.

Dans les cas de congestion et d'inflammation des reins on mettra une mouche de moutarde sous le ventre et si l'animal est gras l'on pourra pratiquer une saignée à l'encolure. On appliquera des compresses chaudes sur les reins: on fera boire au patient autant de tisane de graine de lin que possible, enfin on lui donnera dissous dans l'eau fraîche:

Salpètre ....1 once

Divisé en 3 poudres. Donner une poudre toutes les 6 heures.

Dans les inflammations de la vessie, l'urine est épaisse et expulsée goutte à goutte; c'est ce qui fait croire que l'animal n'urine pas du tout. On pourra employer les moyens indiqués pour la congestion et l'inflammation des reins.

Il y a des chevaux qui urinent dans le fourreau: cèci est également causé par l'accumulation de cette matière noirâtre dont il a été question plus haut. Quelques lavages à l'eau tiède et au savon amènent la guérison.

J.-A. Couture.

LA COOPERATION

Quelques uns de ses résultats en Europe

C'est incontestable, le Danemark doit sa popularité à la coopération. Dans ses écoles supérieures, on y enseigne les meilleures méthodes coopératives: ainsi, à leur sortie des collèges, les jeunes dirigeants peuvent aisément se mettre à la tête des organisations existantes, parce qu'ils sont bien pénétrés de l'esprit qui doit dominer ces associations: et ils sont capables de mener à bonne fin les entreprises commencées. Aussi ce petit pays marche-t-il de succès en succès dans la voie du progrès.

Quant à ce qui est des écoles primaires, les bienfaits que la coopération répand sur les populations rurales sont tels, que l'enseignement coopératif n'y est pas nécessaire.

Maintenant, une petite incursion en Irlande nous montrera ce que la coopération a fait pour ce pays.

Il faut tout d'abord remarquer que, là aussi, le mouvement coopératif est de date récente.

Sir Horace Plumkett et le R. Père Finley furent les pères de la coopération irlandaise. La première coopérative en ce pays date de 1889.

Aujourd'hui, l'Irlande possède au-delà de "trois cents" associations de Crédit—Caisses Populaires,—sans compter 300 laiteries et 1,011 autres coopératives agricoles fonctionnant à merveille, soit pour la culture du lin, soit pour divers travaux domestiques.

Nous avons dans la Province nos laiteries coopératives, me direz-vous?

Quelques-unes, très peu, portent ce nom, mais nous ne croyons pas qu'une seule n'ait véritablement l' "esprit" coopératif.

Un fait singulier s'est manifesté en Irlande: c'est que les banques ordinaires, bouchez vos pudibondes oreilles, fermez-vous les yeux, actionnaires et employés de banques et "tutti quanti" qui voyez dans les Caisses d'irréductibles ennemis,—les banques ordinaires donc, ont manifesté une grande sympathie pour les Caisses de Crédit.

Une foule de gérants de ces banques ont fait des sacrifices "personnels" considérables pour "fonder" et pour "aider" les Coopératives de Crédit. (Cf. Discours, Lord Grey, ancien Gouverneur du Canada).

Inutile de dire que la majeure partie de nos banquiers canadiens se sont bien gardés d'imiter leurs confrères irlandais!...

La Société Irlandaise d'Organisation Agricole, qui compte cent mille membres, rapporte que "dans plusieurs districts où il est impossible d'établir une société coopérative agricole quelconque, la société coopérative de Crédit est bien accueillie.

"Ceci est dû à la "simplicité du régime" et à l'aide efficace qu'il procure aux cultivateurs dans un court délai; cela est dû aussi au fait que le préjugé qui règne parmi les commerçants n'est pas aussi hostile à cette forme d'entreprise coopérative qu'il ne l'est à l'égard des autres sociétés agricoles".

Chez nous, ce sont les marchands détaillants, organisés en "combine" qui sont les ennemis nés des Caisses. Vraiment, à les entendre, l'on croirait qu'ils craignent que la Coopérative de Crédit enseigne aux gens à mieux payer leurs dettes!... Par hasard, seraient-ils de ceux qui tiennent à faire banqueroute au moins deux ou trois fois dans leur vie? Car ne l'oublions pas, "crédit" et "déconfiture", voilà deux mots qui sont rarement en brouille. L'un amène toujours l'autre.

Et la Caisse combat le crédit de consommation: elle travaille donc en faveur de ceux qui ne veulent pas tomber en faillite.

Que dire donc des marchands qui, par tous les moyens, tâchent d'entraver la marche des Caisses.

Nos hommes publics n'ont donc aucune raison de s'occuper de récriminations de ces gens-là quand il s'agit de légiférer sur la question des Coopératives.

Et quels services les Caisses ont-elles rendus au public irlandais?

Chaque fois que l'on a fait une enquête impartiale sur les avantages que cette forme de crédit rapportait aux cultivateurs, l'on a constaté que les emprunteurs avaient réalisé des profits de "vingt" à "cinquante" pour cent.

En plus, comme résultante du fonctionnement des Caisses, l'on a aussi constaté que, petit à petit, leurs sociétaires se sont formés à la coopération agricole en général. Elles ont contribué à réunir des hommes qui ne se rencontraient jamais, elles leur ont enseigné à s'aider mutuellement, l'esprit paroissial s'est développé davantage et toute l'Irlande a été témoin d'un progrès immense dans toutes les branches de l'industrie et du commerce.

Ce qu'a fait l'Irlande, pourquoi ne le ferions-nous pas?

Il est bien vrai que la plupart de nos dirigeants soint incapables de seconder les organisateurs des coopératives; ils leur manquent un peu de formation et beaucoup d'esprit social. Mais notre clergé est là; il est social par vocation. Quand Sa Sainteté Pie X écrivait aux laïques les lignes suivantes, il supposait évidemment que les prêtres eux-mêmes comprenaient que l'action est nécessaire". Il disait donc:

Ce ne sont pas seulement les hommes revêtus du sacerdoce, mais tous les fidèles sans exception, qui doivent se dévouer aux intérets de Dieu et des âmes.... L' "action" voilà ce que réclament les temps présents.

L'oeuvre des Caisses est un "moyen d'action" catholique, parce qu'elle combat le "luxe", l' "ivrognerie", la "prodigalité", toutes choses qui font grand tort aux âmes chrétiennes.

J.-P. Lefranc.

LES MISERES DE L'ANGLETERRE CONTEMPORAINE

La prétendue richesse des nations protestantes et la prétendue pauvreté des nations catholiques.

Il fut un temps où l'on se plaisait à montrer la supériorité des nations protestantes sur les nations catholiques. Et l'on nous citait, naturellement, l'Angleterre. C'était un jeu comme bien d'autres, que la mode mettait en vogue et que des esprits sans critique trouvaient tout à fait à leur convenance. Le jeu vieillit, il passe de mode, et ce n'est pas moi qui viendrai m'en plaindre, ce jeu n'ayant été, je le crains, qu'une douloureuse ironie.

Il ne faut pas voir seulement les surfaces, se contenter de traverser le détroit et de faire un tour, la canne à la main et le nez au vent, à Kensington ou à Piccadilly, ou même à Liverpool Street. Le grand luxe, d'un côté, l'activité bourdonnante des affaires, de l'autre, peuvent donner l'impression d'un peuple en pleine prospérité. C'est là une belle façade!

Il faut faire un plus long séjour, et dans d'autres quartiers de Londres, pour avoir une idée complète de l'état social du peuple. Il faut aller, par exemple, de Liverpool Street jusqu'à Bethnal-Green Road, pénétrer de plain pied dans l'East End, pousser jusqu'à Green Street, jusqu'à Witechapel, jusqu'à Commercial Road, jusqu'à Wapping; circuler dans ces rues encombrées de gens en guenilles et de filles échevelées, aux robes trop amples, achetées au rabais dans une *second-hand-shop*; il faut respirer ce relent obstiné de poisson frit qui ne cesse, obsédant, de vous poursuivre. Ce n'est encore que l'enveloppe, déjà répugnante, de misères profondes, cachées au sein des *slums*, nous dirions "des taudis" mornes qui bordent les rues endeuillées de brume et de fumée.

Il faut avoir vu tout cela, avoir comme touché du doigt les misères qui s'abritent là pour se faire une juste idée de l'état social du peuple dans les grands centres industriels anglais.

Travailalnt dans des usines, vivant du seul produit de ce seul travail, les familles ouvrières ont dû se grouper autour des fabriques. De là des agglomérations compactes. Mais come tout, en Angleterre, autant et quelquefois plus qu'ailelurs, devient source de capital, les propriétaires ont trouvé l'occasion bonne de s'enrichir des loyers des pauvres. De là le prix relativement élevé des habitations et la difficulté de se loger convenablement.

Conséquences de ces appétits: les bouges—les *slums*,—où l'on voit des familles nombreuses croupir dans la misère noire, en proie souvent à la saleté, se nourrissant presque toujours avec peine et vêtissant de chiffons et de hardes. L'air manque, et la lumière, et l'eau nécessaire au ménage, les meubles sont rares, d'ailleurs mal entretenus; la saleté parfois repoussante, et de l'immoralité, ne parlons pas...

Ces spectacles sont loin de nous combler d'aise. Du moins prouvent-ils qu'il faut mettre quelque sourdine aux prétentions de ces "économistes", naturellement "distingués", dont toutes les louanges vont aux "civilisations protestantes", toutes les invectives aux peuples catholiques, "encroûtés dans le moyen âge"! C'est un refrain qui ne veut rien dire.

Il n'est que juste d'ajouter que, dans plusieurs villes, les municipalités ont pris à leur charge la construction d'habitations ouvrières, de "logements municipaux" dont le loyer, à la portée des bourses modestes, permet à l'ouvrier de trouver un *home* à sa convenance.

Sur quoi, sans doute, l'économiste matérialiste, qui ne voit dans la question sociale qu'une question économique—il en est, de ceux-là, parmi certains "démocrates" qui s'obstinent à se dire en même temps catholiques par la plus invraisemblable des gageures,—l'économiste tout pur, tout simple, dira que la question est résolue, ou bien qu'elle est en train de l'être.

Il nous paraît difficile de ne pas répondre à cet homme de belle humeur. Nous lui concédons que le côté matériel importe dans la situation de ce problème social. Car enfin l'homme animal vit de pain, de bon air et d'un logement salubre. Mais, après et au-dessus de cette vie, il y a la vie morale, qui ne s'alimente pas aux mêmes sources. Et ici, l'homme ne vit plus seulement de pain: il lui faut une lumière qui l'éclaire sur ses véritables devoirs, un secours qui lui permette de les remplir, un frein qui l'empêche de les violer. Il lui faut une vie morale.

Je ne fais le procès de personne; mais je constate qu'il faudra faire l'éducation—d'aucuns diront "sociale"!... non: religieuse et morale, et cela suffit!—de la femme anglaise.

Parcourez les rues de Bethnal Green, de Hackney ou de White chapel. Les *public-houses* sont bondés de consommateurs aux mines étranges et fatiguées, et parmi ces consommateurs, des femmes! J'ai vu là des choses navrantes: des mères ayant amené leur poupon à la porte du *public-house* et l'obligeant à absorber, malgré ses gestes de dégoût, un verre de *stout* écumant ou quelques gouttes même de *gin*.

Rémédiez d'abord à ce fléau, qui frappe un pourcentage considérable des femmes sorties des *slums*; moralisez, élevez l'âme de la femme au contact de la vérité, et vous aurez fait un grand pas dans la solution du problème. Je le sais: l'*Armée du Salut* y travaille, et je rends hommage à ses intentions. Mais "intention" ne veut pas dire "résultat", dans aucune langue. La *Salvation Army* fait ce qu'elle peut: elle a de l'argent, des casquettes et des uniformes: elle use du trombone et du fifre: elle dit de bonnes paroles, mièvres et douceâtres, qui se terminent toujours par *Alleluia!* Il n'y a pas de sujet de si vite chanter victoire! L'*Armée du Salut* n'apporte rien de plus aux âmes que son vague humanitarisme. Il leur faut, à ces âmes, une doctrine sûre, qui, à la fois, menace et console, tout cela au nom du Dieu révélé. Pour tout dire, il leur faudrait la *grâce* avec les sacrements qui la donnent—les sacrements sont un élément, le plus fort, de vie sociale;—il leur faudrait enfin l'Eglise catholique, qui dispense les sacrements.

Comprenez-vous à présent pourquoi l'Eglise catholique insiste dans le sens d'une action sociale entièrement inspirée, dirigée par la pure vérité révélée?...

Il y a encore autre chose. La femme angalise, dans les milieux ouvriers dont je parle, ne sait pas—du moins à l'ordinaire—tenir un mnage. La cuisine est souvent mal faite, et souvent elle n'est pas même faite. Et l'homme qui rentre, harassé, s'en va chercher pour trois ou quatre sous de poisson à la friterie du quartier. Il s'habitue à ce régime: ce n'est pas à dire qu'il le supporte toujours sans se fâcher.

Les enfants, souvent mal vêtus, mal lavés et peignés à la hâte, s'en vont en guenilles, le mère ne voulant pas ou ne sachant pas tenir l'aiguille pour rapiécer, ou hésitant à tremper ses doigts dans l'eau de lessive.

C'est donc toute une éducation ménagère qu'il faudrait instituer. Je dis à dessein "éducation à faire", et non pas seulement "enseignement à donner". Ce que nous avons déjà dit me dispense de m'expliquer sur cette nuance. On n'inculque pas "le sens social" à coups d'enseignements théoriques. Encore un coup, cette question est religieuse.

* * *

L'enfant, qui monte à la vie du fond de ces taudis, est souvent comme une plante incapable de grandir et de se développer. Les Anglais sont fiers de la vigueur physique de leur race; ils nous en donnent des spécimens dont on ne peut dire qu'ils soient mauvais. Pourtant, il y a d'autres spécimens à produire: et ceux-là ne s'exhibent pas, il faut aller les contempler sur place.

L'enfant de l'ouvrier des villes est malingre, pâle. Souvent il meurt de *consumption*, de pthisie.

Il servirait de peu d'avoir moralisé l'habitant des *slums* si l'on ne moralisait parallèlement le propriétaire. Celui-ci, à supposer même qu'il soit en règle avec la loi, ne doit pas ignorer qu'il a des obligations, et dont il est tenu responsable, au for de la conscience.

Il a le droit de percevoir le prix convenable de ses loyers. Mais il a l edevoir de veiller à ce que les logis qu'il offre—et que l'ouvrier est obligé d'accepter—soient au moins salubres et propres. L'Eglise catholique rappelle au propriétaire ces devoirs: peut-on dire que l'Eglise anglicane, au cours des trois derniers siècles, l'en ait instruit avec autant d'insistance?

L'Eglise anglicane, très grande dame bien dotée, grâce aux dépouilles de l'Eglise catholique, commence à peine à s'aviser qu'il existe une question sociale et que cette question-là est aussi religieuse. Et si, après un long oubli, elle veut bien s'en souvenir, c'est que l'action efficace de l'Eglise catholique l'y contraint. En quelques années, les catholiques d'Angleterre ont plus fait, pour moraliser l'ouvrier et les patrons, que l'Eglise Etablie en trois siècles.

L'Etat anglais finit aussi par s'émouvoir de tant de misères. Il y a, du point de vue national, quelque imprudence à laisser le gouvernement actuel garder sa place au pouvoir. L'impérialisme anglais y subira certainement une crise—cela commence déjà—et le *jingoïsme* britanique n'y trouvera pas toutes ses satisfactions ambitieuses. C'est vrai. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que le parti tory, de son côté, n'a jamais beaucoup pensé à la masse miséreuse qui croupit dans l'abandon et le vice. Il nous a présenté une Angleterre puissante au dehors et resplendissante, avec cela signifiée dans le culte froid, distant, essentiellement aristocratique de la Réforme. Tout cela change et devait changer. Les *wigs*, actuellement au pouvoir, iront, je le crains, trop loin dans le sens du démocratisme. Le danger est qu'ils ne se livrent à la surenchère électorale, écueil de toutes les démocraties. Ce serait alors l'effondrement de l'Angleterre traditionnelle. Si les *wigs* veulent être sages, ils rétabliront doucement l'équilibre social si profondément altéré; ils viseront à n'être interventionnistes que dans la mesure strictement nécessaire; enfin, ils feront à l'Eglise catholique, élément de vie et de paix, une part très large. A ces conditions, on aura le droit de ne pas désespérer du sort de l'Angleterre...

Mais gare à la démocratie! Je vous le dis, si elle s'en mêle, tout sera perdu, et l'Angleterre ira aux abîmes. Nous en savons bien quelque chose...

S. T.

UN EFFRAYANT RECORD DES AUTOBUS

Les arrestations et la criminalité infantile.

Un *Livre bleu*, qui vient d'être publié à Londres, donne des statistiques intéressantes sur la circulation, les accidents, les arrestations et la criminalité infantile à Londres pendant l'année dernière. Ce document est intitulé: "Rapport du commissaire de police de la métropole pour l'année 1912."

La diminution continue du nombre des véhicules à traction hippique et leur remplacement par des voitures automobiles de toutes sortes sont démontrés de manière frappante par le nombre comparé des permis de circulation délivrés. Ce nombre est de 2,821, en diminution de 1,402 sur l'année précédente, pour les cabs, les omnibus et les tramways à chevaux, tandis qu'il s'élève à 13,735, soit une augmentation de 1,483, pour les mêmes véhicules à traction automobile.

Est-ce à cet accroissement du nombre des voitures automobiles qu'il faut attribuer celui, très considérable, des accidents de la voie publique? Cela paraît évident si l'on considère la progression constante qui s'est produite depuis dix ans dans le chiffre des personnes tuées par des véhicules de toutes sortes dans les rues de Londres.

En 1903, il y eut 154 victimes: 156 en 1904, 172 en 1905, 212 en 1906, 283 en 1907, 326 en 1908; en 1909, on constate un temps d'arrêt, et même un léger recul, avec 306 tués, mais l'année suivante, on fait un bond plus fort que les précédents avec 388 victimes, et l'augmentation se poursuit dans des proportions très grandes, puisqu'on trouve les chiffres de 426 en 1911 et de 538 en 1912.

Voici la part qui revient à chaque genre de véhicules automobiles, l'année dernière: autobus, 171 morts, 2,580 blessés; voitures automobiles, 117 morts, 3,222 blessés; auto-taxis, 40 morts, 2,091 blessés; tramways automobiles, 37 morts, 2,320 blessés; motocyclettes, 7 morts.

Le même document nous donne aussi la preuve de l'insouciance croissante du public londonien par ce fait que 84,876 objets perdus ont été apportés à Scotland Yard en 1912, contre 73,618 l'année précédente.

D'ailleurs, tout augmente, d'après ce *Livre bleus* il y a eu, de plus qu'en 1911, 3,937 arrestations pour ivresse publique; 1,738 pour infraction aux règlements de police; 793 pour paris sur les courses; 487 pour vols simples; 298 pour jeux prohibés; 251 pour vagabondage et 94 pour vols avec effraction. Seuls le cambriolage et la mendicité décroissent: le premier de 78 cas et la seconde de 776.

Enfin, le nombre des déliquents âgés de moins de seize ans mis en état d'arrestation a été de 3,450 au lieu de 2,953 en 1911.

LES BROCHETS POLICIERS

La truite est, au dire des savants et au su des pêcheurs, le plus irascible des poisons. Ce sont, entre ces délicats, d'incessantes batailles, et il en résulte une diminution si extraordinaire dans le nombre de leurs pensionnaires que les pisciculteurs ont cherché des remèdes jusqu'ici inefficaces.

Mais voici pour eux une lueur d'espoir. Un gardien du Jardin zoologique de Londres a tout simplement eu l'idée de charger deux jeunes brochets de faire la police. Les truites sont devenues d'une politesse obséquieuse, non seulement vis-à-vis de leurs détectives, mais encore entre elles! Depuis que les brochets sont là, plus de dispute, pas une seule n'a montré sur son corps une trace de dents!

Mais, nous direz-vous, les brochets vont manger les truites? Non! Car ils sont trop petits... On les surveille; et, dès qu'ils ont l'âge et la force de devenir dangereux, on les remplace par de plus jeunes. Ce n'est pas plus malin que cela!

—Encore un signe des temps, s'écrie un assistant, que cette agitation des... esprits!

Roman de La Liberte No 7

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR *FENIMORE COOPER*

Et comme le jeune chef mohican rentrait dans la grotte après sa reconnaissance au dehors, le chasseur lui demanda dans leur langage, que n'entendaient point leurs hôtes, ce qu'il avait vu, et si la lumière, se montrant quelque part à travers les couvertures, ne les avait pas trahis. Uncas répondit de même, mais d'une façon si décisive, qu'Oeil-de-Faucon se crut obligé de donner quelques renseignements à nos voyageurs.

"Le Cerf-Agile n'a rien vu d'inquiétant autour de nous; la lumière de nos feux ne se voit point du dehors; rien n'a pu nous trahir." Puis il ajouta d'un air mécontent et préoccupé: "Passez donc maintenant dans l'autre caverne et essayez de vous reposer, vous avez besoin de sommeil; il faut que nous soyons debout avant le lever du soleil, et que nous tâchions d'arriver demain au fort Edouard avant que les Mingos aient ouvert les yeux."

Cora, toujours résolue et à la hauteur des circonstances les plus critiques, se leva sur-le-champ, et sa jeune soeur la suivit, succombant presque à sa frayeur. Uncas souleva la portière pour les laisser passer, et, en se retournant pour remercier le jeune chef de cette attention, elles aperçurent le chasseur assis devant les tisons qui s'éteignaient: son front était appuyé sur ses deux mains, et toute sa personne, comme sa pose, indiquait assez un homme absorbé dans la solution d'un difficile problème; il réfléchissait profondément sur le bruit inexplicable qui s'était fait entendre et qui avait interrompu si inopinément leur prière du soir.

Heyward, ramassant dans le foyer une branche de sapin ambrasé, traversa le passage qui reliait les deux grottes; il pénétra dans la seconde et plaça sa torche improvisée en la fixant dans une anfractuosité du rocher, de façon qu'elle pût continuer à brûler; il se trouva seul alors avec les deux jeunes filles pour la première fois depuis leur départ du fort Edouard.

"Vous ne nous quitterez pas, Duncan, dit Alice au mojor. Vous n'imaginez pas que nous puissions dormir dans un pareil lieu, quand ce cri horrible retentit encore à nos oreilles.

—Je veux m'assurer d'abord reprit le jeune homme, que vous êtes bien en sûreté dans cette retraite; nous verrons ensuite ce qu'il y a de mieux à faire."

Il s'en alla jusqu'au fond de la caverne; elle avait, comme la première, une issue soigneusement fermée par une couverture qu'il souleva avec précaution; l'air pur et frais montant de la rivière vint le frapper au visage. Il regarda, et malgré l'obscurité il ne put se rendre compte de la situation; un des bras du fleuve coulait là encaissé profondément au milieu d'un lit de rochers; l'onde fuyait avec rapidité; elle se précipitait d'abord du haut du Glenn, refluait sur elle-même, s'agitait avec violence, écumant et bouillonnant; puis enfin elle était jetée d'une grande hauteur dans les profondeurs du gouffre ouvert à quelques pas et sous les pieds du jeune officier. Ce rempart naturel parut à Duncan plus sûr et mieux défendu que les meilleures fortifications.

"Venez voir, dit-il avant de laisser retomber la couverture, venez voir la barrière établie par la Providence entre nous et nos ennemis; aucun danger ne vous menace de ce côté; vous savez quelles vigilantes sentinelles vous avez de l'autre. Pourquoi ne suivriez-vous pas le conseil que vous a donné le chasseur? Assurément Cora sera de mon avis et conviendra les deux."

La courageuse jeune fille révondit simplement:

"Je peux reconnaître volontiers la sagesse de cet avis, sans pourtant être en état de le mettre en pratique." Et, tout en parlant ainsi, elle disposait des branches de sassafras pour en faire une sorte de couchette sur laquelle elle déposa sa jeune soeur, littéralement épuisée.

"O Heyward! ajouta-t-elle aussitôt, quand bien même nous n'aurions point entendu ce cri terrible, n'avons-nous pas assez d'autres causes d'inquiétudes? et ne vous expliquerez-vous pas aisément que le sommeil ne puisse fermer nos yeux ce soir? Songez, Heyward, à la situation de notre pauvre père, prévenu de notre arrivée. Il se demande à l'heure présente ce que nous sommes devenues, quel malheur terrible nous a attardées dans la forêt; il se représente ses filles bien-aimées aux mains de ses ennemis, abandonnées, peut-être à la cruauté, à la rage des sauvages. Pauvre père! le sommeil ne fermera point ses yeux cette nuit! Comment voulez-vous que nous puissions nous-mêmes dormir!

—Ne vous abandonnez point à de semblables pensées, je vous prie; votre père est un soldat; il sait fort bien qu'on peut toujours s'égarer au fond des bois...

—C'est un soldat, Duncan, mais il est père, et le courage le plus tranquille peut laisser le coeur en proie aux plus vives angoisses."

Alice, demi-pâmée, ne perdait pas un mot de cet entretien; elle se souleva et dit d'une voix profondément émue:

"Pauvre père! que de bonté, que d'indulgence il a toujours eue pour tous mes désirs, pour mes fantaisies, pour mes folies même! Oh! comme nous avons eu tort, chère soeur, de vouloir aller le rejoindre dans un pareil moment! C'était trop présumer de nos forces...

—Vous avez raison, Alice, j'ai peut-être trop insisté pour obtenir son consentement à notre départ... Mais j'ai voulu, et c'est là mon excuse, lui prouver qu'à l'heure où tout le monde l'oublait dans une situation désespérée, ses filles au moins ne l'abandonnaient pas.

—Ah! reprit le major, intervenant dans ce débat intime, quand il sut que vous étiez arrivées au fort Edouard, quelle lutte violente s'éleva dans son coeur! comme il fut longtemps partagé entre la crainte et l'amour paternel! Il y avait si longtemps qu'il ne vous avait vues! L'amour paternel l'emporta; je l'entends encore, il me disait: "Le courage de ma noble Cora les inspire, je ne veux pas tromper un espoir si généreux." Et ce vieux défenseur de la patrie ajoutait avec conviction, "Plût au Ciel que la moitié de la fermeté de ma fille passât dans le coeur du soldat chargé de garder l'honneur de son souverain dans ce coin de terre abandonné!"

—Est-ce qu'il n'a point parlé de moi, Heyward? s'écria avec une sorte d'affectueuse jalousie la plus jeune des filles de Munro. Il me semble impossible qu'il n'ait pas trouvé un mot à dire qui concernât sa petite Elsie.

—Il ne vous a point oubliée, reprit le major, et vous savez bien que c'était chose tout à fait impossible. Il s'est exprimé à votre sujet dans les termes les plus tendres; il a dit mille paroles aimables que je ne me hasarderai pas à vous répéter, mais dont je sens bien toute la valeur et toute la justesse. Il m'a dit..."

Duncan fut brusquement interrompu; et en même temps il vit le doux visage d'Alice, tourné vers lui avec l'empressement de la plus vive tendresse filiale, ne voulant pas perdre une seule de ces paroles, tout à coup bouleversé; le même cri épouvantable qui déjà les avait si fort effrayés se fit entendre de nouveau. Les premières minutes qui suivirent cette seconde alarme se passèrent dans l'effroi et la consternation; et tous les trois, se regardant attentivement, paraissaient attendre le retour du même cri avec l'angoisse d'une crainte nouvelle s'il venait à se reproduire. Ils n'avaient pas encore prononcé un mot quand, soulevant doucement la couverture qui fermait la première entrée, le chasseur parut à la porte, montrant un visage bouleversé: son énergie, sous le coup d'une impression mystérieuse, était ébranlée; il se sentait menacé par un danger inconnu, et contre lequel, pensait-il, le courage et l'expérience de l'homme le plus fort et le plus sagace devaient échouer.

"Lorsque de tels sons se font entendre dans la forêt, dit-il sans préambule, nous ne pouvons rester cachés ici plus longtemps. C'est sans doute un avertissement que le Ciel nous envoie pour notre bien; il serait insensé de n'en pas profiter. J'affirme que ces jeunes dames peuvent rester sans crainte dans cette retraite inconnue et absolument sûre, à moins toutefois que ce cri..." Le chasseur n'acheva pas sa pensée, il était évident que pour lui ces sons horribles devaient avoir une origine surnaturelle. "Les Mohicans et moi, nous sommes décidés à aller monter la garde sur les rochers, et je ne suppose pas qu'un major du soixantième régiment ait la pensée de demeurer ici pendant ce temps.

—Croyez-vous, dit simplement Cora, que nous soyons menacés d'une attaque imminente?

—Dieu seul, qui a créé des êtres capables de pousser des cris si puissants et si terribles, et qui les fait entendre pour l'utilité de sa créature, peut savoir si le danger qui nous menace est proche ou éloigné! Mais je vous affirme que pour moi, je croirais manquer au respect, à la déférence que je dois à la volonté du Ciel, si, dédaignant des avertissements semblables, je m'enterrais tout vivant au fond d'une caverne; on peut se dérober à un ennemi mortel, mais qui peut échapper aux regards du Tout-Puissant? Quant à ce pauvre diable, votre compagnon, qui pas-

EN PROVINCE

SAINT-LEON

M. Willie Martin, autrefois de Saint-Léon, est de retour lui aussi du fameux Ouest. Ce monsieur était parmi nous dimanche dernier, heureux de rencontrer les anciens amis. Il va s'établir dans le village de Cardinal.

* * *

M. Albert Langevin est également parmi nous depuis quelques semaines. Il retournera sur sa concession.

* * *

Melle Yvonne Pellerin est de retour d'une promenade de deux mois, passée à visiter parents et amis établis à la grande ville.

* * *

M. Alexis Labossière vient de perdre accidentellement une très bonne jument. Cet animal, comme nombre de ses congénères, ayant à cette saison liberté de passage, tomba dans un fossé d'égouttement, en essayant probablement de le traverser. Un hasard amena le propriétaire du terrain sur les lieux, lequel s'empressa d'avertir M. Labossière. Malgré tous les soins l'animal succomba le lendemain.

* * *

M. Lebras, journalier, est parti mercredi 3 décembre avec toute sa famille, pour Arborfield, Sask., où il désire se créer un avenir en se prenant une concession gratuite. Nous lui souhaitons bonne chance.

* * *

M. Calixte Labossière et Mme Labossière, mère, s'en vont résider à Somerset cet hiver.

* * *

A l'assemblée des contribuables du district scolaire de Saint-Léon Village, le 1er décembre, présidé par M. Georges Rondeau, secrétaire, le R. P. Dom Marie-Antoine Straub, curé, ont été nommés, M. Gédéon Boisvert, comme commissaire en remplacement de M. Mathias Fortin, présentement à Winnipeg. M. Joseph Labossière, commissaire en remplacement de M. Azarie Labossière, commissaire sortant. MM. E. Kern, Ovila Garreau comme auditeurs.

A cette assemblée, il a été décidé que les commissaires soient autorisés à contracter un emprunt sur débentures pour le montant de $800, cette somme représentant un très long arriéré dû en faveur de nos religieuses enseignantes.

* * *

A l'assemblée des contribuables de l'école Cléophas, M. Onésime Boisvert a été élu commissaire, remplaçant M. Coohe, irlandais, commissaire sortant.

Malgré la vive opposition de ce dernier désirant faire nommer un anglais protestant, les Canadiens du district ont su admirablement se tenir, en défendant leurs droits menacés.

Nos plus vives félicitations à ces braves.

* * *

Mardi 2 décembre, journée de la nomination des conseillers municipaux, M. Gamble, anglais protestant de Swan Lake, s'est présenté pour briguer les suffrages en opposition contre M. Terrien, Canadien-français, maire de la municipalité de Lorne. La journée de l'élection aura donc lieu mardi 16 décembre. Nous espérons que les Canadiens français, Français et Belges du district vont, unis comme un seul homme, accomplir leur devoir, de patriote éclairé, ce jour-là. Surtout pas d'abstentions.

* * *

Encore une autre élection. Celle-là nous laisse, nous catholiques, tristement froids. Il s'agit de l'élection du comté, fixée au 13 de ce mois. Nous avons en présence, quoi? Deux anglais protestants, patronnés par qui? Deux partis, traitres tous deux à leurs promesses, ou à leur passé. Que désirent-ils? Un peu de cette magnifique assiette au beurre, objet de tant de bassesses et d'actes cyniques. Et que nous promettent-ils en fin de compte? Beaucoup plus de beurre que de fromage. Pour le matériel ça peut toujours faire. Mais au sujet de nos justes revendications, que pouvons-nous espérer? Rien, peut-être moins que rien!...

Nous ne sommes par mûrs pour un parti catholique, qui sait?... Nous avons déjà perdu par notre manque d'initiative et d'organisation, l'occasion de faire entrer un des nôtres, ou tout au moins qui nous eut été favorable. Ne pourrait-on pas étudier la question? Elle en vaut plus que la peine. Cela nous servirait autrement que toutes les pétitions possibles.

Lorrain.

FISHER BRANCH

Hier 1er décembre, les contribuables du district scolaire de De Laval se sont réunis pour l'assemblée annuelle.

M. Wilfrid Smith fut élu commissaire pour remplacer M. Harry Kaout, sortant de charge. La commission scolaire se trouve maintenant composée comme suit: MM. Delphis Ménard, Elis Tougas et Wilfrid Smith.

MM. les commissaires, après avoir accepté la résignation de M. Irénée Lablé ont engagé M. Wilfrid Grégoire comme secrétaire-trésorier.

L'assemblée fut très paisible et le choix du nouveau commissaire parait être du goût de tout le monde.

* * *

M. Giasson et son fils, ainsi que Pierre Leduc, de Saint-Eustache, Man., viennent d'arriver pour s'installer sur les terres qu'ils ont prises dans les limites de la paroisse.

Comme il leur sera facile de se procurer ici tout le bois de sciage dont ils ont besoin, ce sera sous un court délai que nous verrons ces trois nouveaux foyers canadiens-français s'élever parmi nous.

* * *

Il y a encore autour d'ici quelques terres vacantes qui ne se trouvent qu'à 4 ou 5 milles des chars et en s'éloignant de 8 à 9 milles on peut encore choisir d'excellentes terres exemptes de roches et de gros bois.

Nous avons aussi raison de croire qu'il y aurait des marchés très avantageux à faire pour les personnes qui voudraient acheter des terres de ceux qui ont déjà eu leurs lettres patentes.

Il paraitrait qu'il ya des Galiciens qui, voyant le nombre des Canadiens s'augmenter de jour en jour, seraient disposés à vendre leurs propriétés avec d'assez bonnes conditions. Ils ont l'intention d'aller s'établir dans certains districts où ils ne seront qu'avec des gens de leur nationalité.

Nous aimerions beaucoup à voir les Canadiens français s'empresser à s'emparer du sol qui reste encore à prendre, ce qui nous donnerait le moyen de former solidement une grande et belle paroisse qui serait absolument française et catholique.

* * *

Nous devons féliciter M. Tom Ménard de l'heureuse idée qu'il a eue de bâtir un magnifique hôtel juste en face de la station. Les plans sont de première classe et nous savons de source certaine que l'ameublement de cet hôtel sera des plus perfectionnés.

* * *

Les battages sont terminés depuis la semaine dernière et nous avons maintenant des échantillons de blé, d'orge et d'avoine qui pourraient donner des points aux grains de certains cantons qui passent pour très fertiles.

* * *

Nous n'avons pas encore un brin de neige par ici et les chemins sont aussi beaux qu'en été.

* * *

Lundi dernier, 24 novembre, il y a eu à l'église paroissiale la célébration du mariage de M. David Smith et de Melle Lena Beauchamp.

La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. M. O. Corbeil.

* * *

MM. Hébert, Jenkins et Hebraid sont arrivés pour passer l'hiver sur leurs homesteads et nous en attendons encore quelques autres sous peu.

* * *

M. William Bruneau est allé à Winnipeg pour affaires.

FANNYSTELLE

M. le Capitaine Joseph Piché est de retour d'un séjour de deux mois à Sainte-Gertrude, P. Q.

* * *

M. Henry Hallmeyer nous a quitté mardi pour aller passer les fêtes chez ses parents dans les Illinois.

* * *

M. George Hetzel s'est aussi envolé vers les cieux d'azur du Nebraska, où il passera joyeusement les fêtes.

* * *

M. et Mme Gustafson sont de retour de Rugby, N. D.

* * *

Quelques-uns de nos paroissiens se sont rendus au Collège de Saint-Boniface pour assister à la soirée du 2 décembre en l'honneur de Mgr Béliveau; tous sont revenus enchantés d'avoir entendu cete jolie comédie intitulée "Le Voyage des Berlurons".

* * *

Nous entendons parler de l'installation du téléphone dans notre village et dans nos cantons.

Est-ce là du matériel d'élection? Nous le pensons fortement.

Depuis trois années que les applications avaient été signées par la majorité des paroissiens, mais aucun travail n'avait été fait.

La semaine dernière le Département de construction de la Cie Manitoba Telephones a envoyé à tous les contribuables des blancs d'application. Nous espérons que tous signeront et que notre village se verra bientôt en possession d'un magnifique réseau de téléphones.

* * *

A l'assemblée tenue lundi dernier, M. Philippe Painchaud a été élu commissaire d'école.

* * *

M. le curé Poitras a assisté lundi à la bénédiction de la nouvelle église de Saint-Adolphe, Man.

* * *

La magnifique température que nous avons fait sourire tout le monde vrai temps d'été, pas un flocon de neige sur les immenses prés. Curieuse allure aura Saint Nicolas lorsqu'il ne pourra pas se servir de son traineau quand il viendra rendre visite aux "Tout Petits", soit à Noël ou au jour de l'An. Il sera sans doute forcé d'atteler ses rennes sur une "voiture d'été", ou plutôt il pourra voyager en automobile.

Les routes sont belles et Saint Nicolas pourra faire du 40 milles. Je me demande quelle sorte de machine il se servira!

Peut-être une auto Ford, puisqu'elles sont moins dispendieuses que les autres sortes, et elles coûtent moins cher d'entretien.

En tous les cas nous verrons cela quand Saint Nicolas viendra faire sa livraison de jouets.

Yvonnic.

FORT FRANCES

Cette semaine notre petite paroisse était en liesse à l'occasion de la visite de notre nouvel évêque Mgr Béliveau, pour la Confirmation des enfants.

Monseigneur arriva ici le 29 au soir accompagné du R. P. Cahill, provincial des Oblats. Dimanche à 8 heures Sa Grandeur célébra la sainte messe et à la communion un grand nombre des fidèles s'approchent de la sainte Table. Avant le chant de la grand'messe par le R. P. Cahill, il y a une procession du presbytère à l'église au chant du "Vivat". Avant donne sa bénédiction solennelle, Mgr préside à son trône.

Après la messe une magnifique adresse présentée par notre dévoué curé, le R. P. Costiou, au nom des paroissiens exprime de généreux sentiments et félicite le nouvel évêque de toutes ses oeuvres, en particulier celle de la presse catholique.

Cette adresse est répondue par d'éloquentes paroles sur la nécessité de la bonne presse dans nos familles. Ensuite Mgr administra le sacrement de Confirmation à une quarantaine d'enfants.

Le soir, à 7.15 heures, la foule est encore réunie au pied de la Sainte Vierge dans la récitation du chapelet.

Aussitôt après, notre bon Pasteur daigne prêter une oreille bienveillante à tous les voeux de bienvenue que lui offrent les enfants d'école. Ce sont deux adresses, une en anglais et l'autre en français.

Mgr répond à une en expliquant ces belles paroles de l'Evangile: "Laissez venir à moi les petits enfants", et à l'autre en nous exhortant à conserver notre langue maternelle, avec des accents qui feraient vibrer toute poitrine française.

Le choeur entonne l'hymne "J'engageai ma promesse au baptême", lorsque Mgr explique brièvement mais clairement cette imposante cérémonie des voeux du baptême aux enfants agenouillés devant Lui et prêtes à prendre les responsabilités. Pour couronner ce jour béni, la chorale chante le salut du Très Saint Sacrement et la foule se disperse pour se rassembler de nouveau le lendemain à la messe pontificale d'actions de grâces.

C'est le 1er décembre, anniversaire de l'ouverture de notre école. Alors c'est un banquet que les Commissaires désirent avoir auquel Sa Grandeur sera président. Les tables sont décorées avec goût, les fleurs et les fruits répandent leurs parfums, les dames se pressent autour des plats et les jeunes filles babillent en attendant le festin qu'elles doivent servir. En fint tout est prêt.

Notre charmant évêque est en bas faisant connaissance avec ses diocésains qui garderont toujours pour Lui un pieux souvenir. L'heure est arrivée, notre vénéré Curé ouvre le chemin, suivi de Monseigneur, du R. P. Provincial des RR. PP. Valée, Killeen, des principaux de la place et de tant d'autres qui désiraient rencontrer leur premier Pasteur.

C'est un somptueux souper qui fait certainement honneur aux dames qui l'ont préparé. Sa Grandeur est le premier à donner un discours suivi du R. P. Cahill, pionnier de notre paroisse, du P. P. Killeen, du maire, du juge, ainsi que plusieurs autres. Tous ont parlé avec grande louange de notre école si bien conduite par nôtre bon curé, aussi éclairé que dévoué. Celui-ci remercia finement les participants en les invitant à revenir. On dit les grâces et chacun retourne à son gite pour rêver à cette fête grandiose.

Monseigneur nous laissa ce matin. Notre seul désir, c'est de le revoir bientôt.

EN ITALIE

—Les élections législatives viennent d'avoir lieu en Italie, marquant la déroute des anticléricaux.

Pour la première fois, le roi d'Italie, se conformant aux dispositions de la nouvelle loi électorale, a été appelé à exercer ses droits électoraux comme un simple citoyen.

La Commission municipale chargée de dresser les listes électorales était fort embarrassée de savoir si Victor-Emmanuel entendait user des mêmes droits que tous ses sujets.

La Commission prit le parti de demander une audience au souverain.

Fort aimablement, Victor-Emmanuel reçut la délégation:

—Messieurs, fit-il en souriant, je suis au courant de l'objet de votre visite... Laissez-moi vous dire que si je suis roi, je suis aussi un simple citoyen de Rome. Et je m'empresserai d'aller moi-même déposer dans l'urne mon bulletin de vote...

Et, en effet, le jour du scrutin, Victor-Emmanuel, accompagné simplement du général Brusati, se rendit à pied à la section du vote et déposa son suffrage électoral dans l'urne.

MORTS EN CRIANT: "VIVE LA FRANCE!"

On a trouvé, annonce le *Daily Chronicle*, dans une bouteille recueillie au large de Broadstairs, sur la côte d'Angleterre, un manuscrit en français donnant le compte rendu des dernières heures de quatre hommes qui formaient l'équipage du bateau *Espérance*, disparu depuis deux ans, et qui avait son port d'attache à Dieppe.

Une partie du message est devenue illisible: mais de ce que l'on a pu déchiffrer il ressort que le bateau se trouvait en janvier 1911, sur les côtes de la Norvège, qu'il était désemparé, ayant perdu son gouvernail, et que des courants l'emportaient vers les solitudes glacées du Nord. Les quatre hommes souffraient de la soif, n'avant plus d'eau douce à bord, et subsistaient en mangeant les poissons qu'ils pouvaient pécher.

Dans une autre partie de la dernière lettre des naufragés, on lit qu'ils ont perdu leur dernière ligne et que les souffrances de la faim se sont ajoutées à celle de la soif...

Les dernières lignes annoncent que le bateau fait eau et s'emplit rapidement... Le scripteur termine ainsi: "Amitiés aux camarades... Vive la France!"

Ces hommes, dont la suprême manifestation â été pour leurs amis et leurs pays, avaient nécessairement l'âme chrétienne. Souhaitons que la pensée du ciel ait adouci leur fin tragique.

LA VILLE SANS APPENDICES

Rien ne désignerait à l'attention publique la petite ville de Colebrook, dans l'Etat de New-Hampshire si elle n'était en train d'établir un record d'un nouveau genre qui lui fera bientôt, au dire des journaux américains, mériter le nom de "cité sans appendices".

Trois mille de ses habitants ont subi déjà l'opération de l'appendicite, et les chirurgiens continuent d'ouvrir les flancs avec une régularité qui fait espérer qu'il n'y aura plus bientôt un seul citoyen de Colebrook en possession de son appendice vermiculaire.

Jusqu'à présent, les classes riches surtout donnent l'exemple et se distinguent par leur entrain; il est plus agréable de se livrer au bistouri quand on le peut faire avec tout le confort moderne. Avec quinze jours passés dans quelque somptueuse clinique les glorieux amputés sont quittes et peuvent jouir dans la cité d'un prestige spécial dont ils se montrent très fiers. En vain, d'éminentes personnalités médicales protestent contre une mode tendant à faire de l'Amérique le pays où l'on fait le plus d'opérations inutiles, mais les citoyens de Colebrook, dont les ventres affamés de gloire n'ont pas d'oreilles, ne veulent rien entendre. Ils persistent à faire extraire leurs appendices On leur représente qu'ils retournent aux moeurs barbares et que leurs cicatrices ne sont que des tatouages; c'est en vain. Sans doute, estiment-ils que leurs cicatrices laissées par des instruments aseptisés et perfectionnés ne peuvent être que des marques de progrès.

se sa vie à chanter, il a été si ému par ce cri, que, malgré son caractère paisible, il ne parle de rien moins que de partir en guerre pour exterminer les Maquas. Encore s'il s'agissait d'un combat avec les sauvages, nous savons tous ce que c'est, et la chose serait vite arrangée..." Puis cet homme simple et droit murmura plus bas: "J'ai toujours été persuadé que de semblables cris entendus entre le ciel et la terre devaient présager une guerre d'une autre espèce. Ah! si nous ne devions avoir affaire qu'à des sauvages!..

—Vous avez tort de vous troubler ainsi, dit gravement Cora; si nous devons lutter contre des êtres surnaturels, nous n'avons rien à redouter ici plus qu'ailleurs, et je ne vois pas que nous ayons de sérieux motifs d'alarme. Etes-vous bien sûr que vos ennemis n'ont pas inventé ce cri nouveau et plus effravant que les autres pour essayer de porter le trouble dans votre esprit? Ils auront pensé que, s'ils parvenaient d'une façon quelconque à vous frapper de terreur, leur victoire serait plus facile.

—Madame, dit le chasseur en se redressant et en prenant une pose solennelle, j'ai écouté pendant trente ans tous les sons que l'on peut entendre dans la forêt, je les ai écoutés avec toute l'attention qu'un homme sage puisse apporter à une étude d'où dépend sa vie: dans les bois, la vie de l'homme dépend souvent de la finesse de ses organes, de son ouie surtout. Depuis le hurlement de la panthère jusqu'au sifflement de l'oiseau moqueur, j'ai tout comparé, étudié, retenu, et il n'y a point, sous ce rapport, d'invention si diabolique à l'aide de laquelle les Mingos puissent me tromper. Oui, dit-il encore en s'animant de plus en plus, j'ai entendu les bois gémir comme les hommes dans la peine, j'ai entendu l'éclair flageller les airs et craquer comme une branche morte, en dardant du haut des cieux sa flamme fourchue: et jamais je n'ai pensé entendre autre chose que ce que le bon plaisir de Celui qui tient toutes choses dans sa main se plaisait à faire résonner à mon oreille. Mais, je l'affirme de nouveau, ni les Mohicans, ni moi, qui suis un homme blanc, de votre race, sans aucun mélange de sang, nous ne pouvons comprendre d'ou vient le cri que nous avons entendu deux fois déjà en si peu de temps. Nous nous accordons donc à penser que ce signe nous est donné pour notre bien.

—Voilà qui est extraordinaire, murmura Heyward en allant prendre dans un coin de la caverne ses pistolets, qu'il y avait déposés en entrant; mais vous avez raison, il ne faut pas s'endormir sans savoir avant à quoi s'en tenir. Est-ce un signe de paix? Est-ce, au contraire, un signal de bataille? Il faut s'en inquiéter dans les deux cas. Voulez-vous me montrer le chemin, l'ami, et je vous suis?"

Heyward, sorti de la caverne pour entrer dans le passage, ou, pour mieux dire, dans la crevasse qui la séparait de l'autre pièce, se sentit ranimé par un air plus vif et plus fortifiant; une atmosphère rafraîchie et purifiée par les eaux limpides de la rivière lui fit aussitôt éprouver une sensation de force et un relèvement de volonté dont il se sentait le plus grand besoin depuis plusieurs heures déjà. La brise ridait la surface des eaux et semblait augmenter encore la vitesse avec laquelle elles se précipitaient du haut des rochers dans les profondeurs du gouffre avec un bruit semblable au roulement du tonnerre. La nuit était profonde et la solitude complète, et, sauf le murmure de la brise et le grondement de la cataracte, tout semblait tranquille et reposé. La lune s'était levée dans un ciel très pur et très transparent: ses rayons s'étendaient déjà au loin sur la rivière et sur les massifs des grands bois, si bien qu'au pied des rochers, où ils se trouvaient maintenant, l'obscurité semblait redoublée.

Profitant de la clarté qui mettait relativement tout en pleine lumière autour d'eux, ils promenèrent leurs regards, cherchant avec le plus grand soin à reconnaître sur les deux rives du fleuve quelque signe qui pût leur faire comprendre la nature des cris effrayants qu'ils avaient entendus. Les deux soeurs, n'osant demeurer seules dans la grotte, avaient suivi le major et arrivaient à ce moment sur l'espèce de plate-forme placée en avant de la première caverne.

"Je ne vois rien ici, dit le major à demi-voix à l'oreille de Cora, qui venait de les rejoindre; je ne vois rien que le calme et la tranquilité d'une délicieuse soirée. Quel malheur que notre situation soit si triste! Ce spectacle, en tout autre moment, nous paraîtrait bien beau. Si vous pouviez vous imaginer, Cora, que vous êtes ici en toute sûreté, ce qui augmente actuellement votre terreur serait pour vous sans doute la source d'une nouvelle jouissance.

—Ecoutez!" dit vivement Alice en saisissant avec angoisse le bras du major.

L'avis était pour le moins inutile. Pour la troisième fois, le même cri venait de se faire entendre; on eût dit qu'il partait du sein même des eaux, comme si l'être qui le poussait se fût trouvé au milieu du lit du fleuve; de là ce son lugubre se répandait de tous côtés dans les bois d'alentour répercuté par tous les échos des rochers.

"Oh! se trouvera-t-il quelqu'un qui puisse donner un nom à des sons si étranges et si terribles? s'écria le chasseur en proie à un véritable désespoir. S'il y a quelqu'un ici qui s'explique ce phénomène, qu'il parle: quant à moi, je n'estime pas que ces sons puissent appartenir à la terre.

—Oui, dit simplement le major en s'avançant vers lui, oui, il y a ici quelqu'un qui peut vous détromper. Maintenant je reconnais fort bien cet appel désespéré; je l'ai entendu plusieurs fois sur les champs de bataille et en d'autres occasions, encore qu'il se représente plus souvent dans la vie du soldat: c'est l'horrible cri d'agonie du cheval qui va mourir; une souffrance atroce peut seule le lui arracher, comme aussi parfois une terreur excessive. Je suis sûr que mon cheval, à l'heure présente, est la proie d'un animal féroce, ou bien il prévoit un grand danger sans avoir aucun moyen de l'éviter. Il m'a été impossible de reconnaitre ce cri quand nous étions dans la caverne; mais ici, en plein air, je ne saurais avoir le plus léger doute; je n'ai aucune crainte de me tromper: ces cris, ce sont assurément nos chevaux qui les ont poussés."

Le chasseur et les deux Mohicans, entendant cette explication, l'acceptèrent avec la plus grande simplicité, mais en même temps avec le plus vif empressement. Il est aisé de voir qu'ils étaient trop heureux de sortir d'un ordre d'idées où tout était doute et inquiétude pour leur esprit, et ils voyaient avec plaisir des idées plus accessibles prendre la place de leurs sombres et inexplicables préoccupations. Les deux sauvages, si sobres pourtant de manifestations extérieures, poussèrent immédiatement en leur langue une exclamation de surprise et de joie; et Oeil-de-Faucon, après avoir paru se recueillir un instant, répondit au major:

"Je ne saurais nier ce que vous dites, car je connais bien peu les chevaux; il y en avait, à la vérité, beaucoup dans le pays où je suis né, mais on n'en voit que rarement dans celui-ci. Il est possible qu'une troupe de loups ait pénétré sur le rocher qui s'avance sur la tête même de vos pauvres montures, à les malheureuses bêtes appellent sans doute, en leur langage et autant qu'elles le peuvent, le secours de l'homme. Il se sert d'elles très souvent; elles lui rendent, dans d'autres contrées, de nombreux services; car au fond des bois nous n'en avons guère, et depuis trente ans je n'en ai rencontré que fort rarement: il est juste néanmoins que l'homme aille à leur aide.—Uncas, ajouta-t-il, descendez la rivière dans le canot et allez jeter un tison enflammé au milieu de la bande furieuse; autrement la peur fera ce que ces loups ne peuvent faire, et demain nous nous trouverons sans moyen de transport pour ces dames, et par conséquent dans l'impossibilité de voyager grand train quand il nous sera pourtant si nécessaire de décamper en toute hâte."

VIII

Déjà le jeune Mohican prenait ses mesures pour rejoindre le canot et exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, quand des hurlements prolongés partant du bord de la rivière se firent entendre pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans le fond des bois; les loups, évidemment abandonnaient une proie qu'ils ne pouvaient atteindre, ou quelque terreur subite et dont la cause demeurait inconnue les avait dispersés et mis en fuite. Uncas rentra aussitôt, et ces trois hommes tinrent encore entre eux une nouvelle conférence. Au bout de quelques minutes, le chasseur se détacha du groupe, s'en vint retrouver le major et lui dit:

"Nous avons été ce soir, les Mohicans et moi, comme un chasseur qui, n'ayant point vu le soleil pendant toute la journée, a perdu la direction des quatre points cardinaux; à l'heure présente, nous commençons à reconnaître les signes qui d'ordinaire dirigent notre marche, et le sentier devant nous est dégagé des épines qui le couvraient. Voulez-vous maintenant vous asseoir à l'ombre de ces rochers? elle vous cachera mieux encore que celle des pins, et vous attendrez ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner de nous. Veuillez, je vous prie, ne parler qu'à voix basse, et peut-être vaudrait-il mieux qu'on ne parlât point du tout et que chacun, d'ici à quelque temps, se contentât de s'entretenir avec ses propres pensées."

Il n'y avait plus dans le son de voix ni dans toute la personne du chasseur l'apparence du moindre trouble; il n'en prononça pas moins ces paroles sur un ton grave et sérieux qui fit la plus profonde impression sur ses compagnons. La faiblesse momentanée qu'il avait ressentie avait complètement disparu, grâce à l'explication donnée par le major Duncan: il n'était plus impressionné par ces dangers mystérieux, hors de portée, pour ainsi parler, et dont son inexpérience n'avait pu saisir la cause vraie. Il sentait mieux que personne sa petite troupe était dans une situation encore fort précaire;

(*A suivre.*)

ST-BONIFACE

Saint-Boniface a l'honneur de posséder la première caisse d'épargne scolaire au Manitoba. Si nous sommes bien informés c'est aussi la première caisse scolaire dans l'Ouest.

Elle est le résultat de la conférence de M. l'inspecteur Brunet à la dernière convention des instituteurs. Le révérend frère directeur de l'Académie Provencher a repris l'idée de M. Brunet et a rapidement organisé une caisse d'épargne scolaire qui fonctionne déjà à merveille chez nos jeunes élèves de l'Académie.

Chaque élève a son petit livret dont le professeur possède un double. Les sommes péposées par l'élève—piastres, dix sous, cinq sous, et simple son—sont inscrites à son nom. Le tout est déposé à la banque au nom des élèves. Le fonctionnement de cette caisse comprend tout un petit mécanisme commercial. Dans un but pratique et éducateur qu'on ne saurait trop féliciter, les frères de l'Académie habituent les petits élèves à faire eux-mêmes toutes les opérations de la caisse. De sorte que outre le fait d'être une continuelle leçon d'économie aux résultats tangibles, elle devient encore une leçon de commerce, un apprentissage du métier des affaires.

A la grand'messe de dimanche dernier, Mgr Béliveau a signalé aux paroissiens cette belle initiative et félicité chaleureusement les autorités de l'Académie Provencher.

* * *

A une assemblée des citoyens de Saint-Boniface, le maire Berry a expliqué sa conduite comme maire, durant ses deux termes. Il a fourni des explications sur la dette de Saint-Boniface et le coût de certaines améliorations.

L'échevin Marion a fait remarquer que quand on demande des améliorations il faut payer pour

M. le docteur Lachance, candidat à la mairie, recommande d'éviter autant que possible la taxe élevée car c'est une preuve de pauvreté et de misère. Il croit que l'évaluation de la taxe contribue à prévenir un plus grand accroissement de la population de Saint-Boniface.

M. Bleau, ex-maire et de nouveau candidat à la mairie, demande de le juger sur son passé.

Plusieurs autres orateurs adressèrent aussi la parole.

* * *

Notre club de raquettes a tenu hier soir une importante réunion.

Il a été décidé que le 15 décembre, lundi prochain, les membres iront chercher les officiers à leur résidence puis viendront à la salle du club rencontrer les vétérans.

Le 22 décembre les membres du club courront la Guignolée. C'est une innovation.

Le 29 décembre, notre club donnera une réception aux membres du Voltigeur, club de raquettes de la paroisse du Sacré-Coeur.

* * *

Une assemblée des contribuables aura lieu ce soir à Norwood. M. Curtis y fera son rapoprt sur l'administration des affaires municipales.

* * *

M. l'abbé Gagnon, autrefois missionnaire chez les Ruthènes, est maintenant vicaire à la cathédrale.

AU COLLEGE

ECHOS DE LA GRANDE DIVISION

Grand congé!—Mercredi, 3 décembre, grande anxiété parmi nous. Le lendemain serait-il le grand congé accordé par le R. P. Recteur? Hélas! une grosse objection se présentait. La glace était en si mauvais état! Un dégel de 8 jours avait abimé la belle couche de glace que le bon Père Godin et quelques élèves dévoués avaient réussi à faire. Heureusement, une brise plutôt froide que fraiche s'élevait, mercredi soir. Et grâce au dévouement des condisciples H. Auger, G. Bétournay, C. et L. Muller, nous pouvions, le lendemain au réveil, admirer avec une joie facile à comprendre une brillante surface glacée qui nous invitait fortement à laisser nos livres en paix. *Grand congé!* donc jeudi.

Et nous avons su l'employer ce congé. Dans l'avant-midi, deux parties de gouret et une partie de ballon. Dans l'après-midi, balle au panier, distribution des prix du tournoi athlétique, puis... le banquet des joueurs.

* * *

Banquet.—Tous les joueurs n'eurent pas la bonne fortune d'assister à ce banquet. Les vainqueurs seuls pouvaient y prendre part. Mais les vaincus de la balle au camp ayant la chance de se reprendre au ballon et à la balle au panier, les convives se chiffraient à 65. Et ils pouvaient se compter facilement ceux que la deveine avait poursuivis dans tous les jeux. Il fut beau, joyeux et animé notre banquet. L'orchestre et quelques solistes ajoutèrent la note harmonieuse aux gais propos. La musique et le chant nous charmèrent si bien que nous sentions le désir de recommencer les nombreuses luttes sportives des trois derniers mois.

Programme Musical du Banquet.

1. Valse.—Il trovatore. Verdi. Orchestre.
2. Solo.—La voix des Cloches. T. Botrel.—A. Brunelle.
3. Intermezzo sinfonico.—Cavaleria Rusticana. Mascagni.—Orchestre.
4. Solo.—All that I ask.......—H. Forhan.
5. Solo.—Un bal d'oiseaux. Lacome.—H. Parent..
6. Discours du président C. Champagne. Allocution du R. P. Recteur.
7. O Canada! Dieu sauve le roi: avec accompagnement d'orchestre.

L'orchestre était sous la direction de M. Antonio de Margerie.

Le R. F. Michel et Marius Benoit accompagnèrent au piano.

* * *

Reconnaissance.—Les élèves de la grande division offrent leurs remerciements les plus sicères aux généreux donateurs ci-dessous mentionnés qui ont bien voulu encourager leurs jeux: Le R. P. Recteur; R. F. Boniface; M. l'abbé Baribeau; l'hon. Joseph Bernier; l'hon. juge Prendergast; l'hon. juge Prud'homme; MM. A. Bénard, Wm. A. Carson, agent de billards; Dr F. Lachance; F. Shea, de la Cie McDonagh & Shea; R. Goulet; J.-B. Lauzon; Dr J.-P. Raleigh; Fred. Bawlf; J.-B. Leclerc; J.-H. Ashdown; A. Hendry; H.-E. Leloux; Allaire & Bleau; T. Pelletier & Cie; le Magasin Bleu; T. Kelly & Fils, entrepreneurs; Le *Manitoba*; Buanderie du Can. Pac.; Whitla & Cie; la Maison Blanche; Richard Cie; Hingston Smith; Russell Lang & Cie; la Cie Consolidated Motor Cycle; T. Stedman; Jobin-Marrin; Richard-Béliveau, Hôtel C. N. R.; Hôtel Saint-Georges; M. McRuer, pharmacien..

Signé:

Célestin Champagne,

Président du Conseil des Jeux.

Les Universitaires.—Pendant 3 mois, les Universitaires nous ont donné l'exemple de la gaiété, de l'entrain et de l'enthousiasme au jeu. Mais... les voilà tout drôles depuis quelques jours. Ils ont la démarche grave et compassée, l'air bien sérieux, l'oeil très contemplatif. Qu'ont-ils donc!..... Oh! ils sont à préparer leurs examens.

* * *

COIN DES PETITS

Conseil.—Un joueur de gouret expérimenté garde fidèlement sa position, "Plutôt mourir que de quitter son poste..." Emilien, Jean et leurs amis de classe, connaissent cette noble devise, pour l'avoir entendu dire de leur aimable professeur. Celui-ci pour rester fidèle à ce principe fondamental de la science du gouret, l'a consciencieusement appliqué, lors de la dernière joute: "Amateurs-Professionnels." Nous conseillons à tous de suivre l'exemple.

* * *

Rencontre.—Certains vétérans du gouret, désireux de revivre un peu des douces émotions des luttes passées, avaient le plaisir de rencontrer, lundi, les "Amateurs". La joute fut très intéressante. Reconnaissants, toutefois, pour l'accueil bienveillant qu'ils avaient reçu des "Amateurs", les seniors laissèrent la victoire à ces derniers. Honneur à la générosité les puissants!

* * *

Echo de la bataille.—Même, au fort de la mêlée, respectons les lois de l'équilibre. Il est malsain à un puceron de rencontrer, sur sa route, un corps lourd et rapide. Il court grand risque d'y perdre la tête; demandez à Léo.

* * *

Les avantages de l'athlétisme n'ont jamais été démontrés si clairement que depuis la dernière partie. Jos prend un embonpoint considérable. La joue droite, spécialement, avec sa rondeur et son gracieux coloris gagne l'attention peut être même... les faveurs de notre public.

* * *

Attention.—L'état d'Ovide est, dit-on, précaire. La fièvre le consume lentement et... il baisse. L'accélation du pouls a pour le médecin des causes mystérieuses. On croit généralement, ici, que les coups de bâton qu'il applique ces jours derniers, sur les mollets de ses adversaires, sont la cause principale de cette température extraordinaire.

* * *

Philippe vagabonde. Il erre tout le jour entre les quartiers de gourets du senior et ceux du junior. Que cherche-t-il?

Retour.—Après une absence qui nous a semblé plutôt longue, Jean et Ulric sont revenus parmi nous pour ajouter encore à la joie et à la gaiété de la famille. Bienvenue à tous deux.

* * *

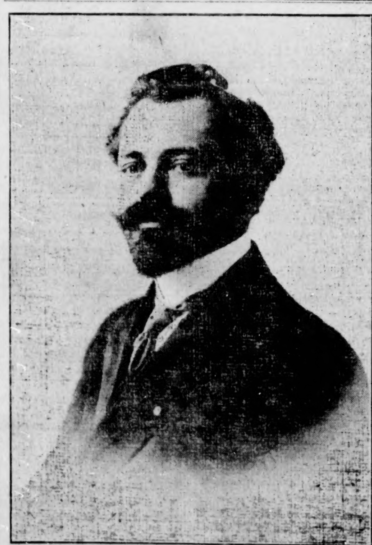
La séance offerte par les élèves anciens et actuels à Mgr Béliveau fut un grand succès et par l'assistance et par le brio avec lequel les acteurs remplirent leur role. La séance était sous le haut patronage de Mgr l'Archevêque.

Au nom des anciens élèves, le docteur Lachance, 1er vice-président de l'Association des Anciens Elèves, présenta à Mgr Béliveau un superbe ciboire. Mgr Béliveau répondit en rappelant tous les liens qui le rattachaient à ses anciens confrères et en faisant ressortir la valeur du rôle qu'ils ont à jouer dans le monde.

"Le Voyage des Berlurons" remporta un grand succès. Tous les acteurs—surtout notre bon ami Mondor—recueillirent de nombreux applaudissements.

Les rôles étaient distribués comme suit:

Berluron, ancien commandant, M l'avocat Mondor; Arthur, frère de Berluron, M. A. de Margerie; Lucien, fils de Berluron, M. Goulet; Jules, fiancé de Cécile Berluron, N. Laporte; François, domestique de Berluron, L. Senez; Javarajah, prince des Indigos, H. Parent; Zadig, secrétaire du prince, A. Brunelle; Michonnet, hôtelier, A. Bohémier; Zidor, domestique de Michonnet, L. Senez; Pont Martin, sous-préfet de Tournenville, G. Laflèche; Le Capitaine de gendarmerie, J. Goulet; le Juge d'instruction, L.-P. Gagnon; Des Eclusettes, directeur de la prison, L. Roy; Raphaël, protographe, G. Barré; Duchantenay, professeur, A. Doiron; le Président de la Section des Lettres, C Champagne; le Président de la Section des Sciences, M. Benoit; Un gardien, A. Préfontaine; Petit facteur, W. Royal; Conseillers, Secrétaire, Gendarmes.



M. le docteur Lachance est candidat à la mairie de Saint-Boniface. Il fera la lutte à M. Bleau, ex-maire, qui brigue de nouveau les suffrages des électeurs municipaux de Saint-Boniface.

Le docteur Lachance a durant deux ans représenté le quartier No. 3. Candidat contre M. Berry, maire sortant de charge, il ne fut défait que par une petite majorité.

"C'est à la demande de nombreux électeurs de Saint-Boniface et de Norwood qu'il a accepté, malgré sa nombreuse clientèle, de briguer de nouveau les suffrages.

Son programme est une administration honnête, progressive et qui évitera la forte taxe.

Saint-Boniface et le progrès.

LA VIE PRATIQUE

D'autre part, vous aurez ainsi préparé des oignons glacés:

Entre-côte aux carottes.—Coupez des carottes en tranches rondes de l'épaisseur d'un sou, et faites-les bien cuire à l'eau bouillante et salée. Vous les égoutterez ensuite et les remettrez à la casserole avec un bon feu; laissez à peine fondre le beurre et mettez les carottes sur un plat.

Vous tiendrez prête une belle entre-côte épaisse d'un doigt que vous aurez assaisonnée de sel et de poivre et fait cuire, en dix minutes, dans du beurre. Vous la poserez sur les carottes.

Vous aurez également préparé un roux en délayant, dans du beurre fondu, une cuillerée de farine que vous aurez laissée roussir, sans excès, puis mouillée avec de l'eau. On met du sel et l'on fait mijoter vingt minutes ce roux auquel on ajoute, au dernier moment, tout le jus de l'entre-côte. On fait alors donner un bouillon, vivement; on verse sur l'entre-côte et l'on sert aussitôt.

* * *

Tourte aux poires.—Choisissez quelques belles poires bien juteuses. Les ayant pelées enlevez leurs pépins et coupez-les en tranches.

Préparez une pâte feuilletée; couvrez-en une tourtière; piquez le fond avec la pointe d'un couteau, puis rangez-y bien également les tranches de poires. Saupoudrez de sucre blanc et placez un bord. Dorez celui-ci avec de l'oeuf battu et faites cuire dans un four chaud.

Au sortir du four, versez sur les poires une mince couche de gelée de groseilles que vous aurez battue pour la délayer en y mettant, s'il est nécessaire, une goutte d'eau tiède.

Servir froid.

* * *

Crème à la bonne amie.—Délayez deux cuillerées de farine avec quatre oeufs, une chopine de crème, une tablette de chocolat, citron confit, fleur d'orange pralinée, le tout haché fin et du sucre, on fait cuire sur le feu pendant une demi-heure, en la tournant toujours; on y ajoute un peu de crème si elle devient trop épaisse: bien cuite, dressez-la sur le plat; en servant, jetez dessus du sucre fin, passez-la pelle rouge pour la glacer.

* * *

Crème "Délices".—Proportions douze personnes: Mettez dans une casserole haute deux livres de chocolat en tablettes, sept onces de sucre, deux ou trois gousses de vanille; ajoutez trois ou quatre chopines d'eau, faites bouillir en remuant, de façon que le chocolat n'attache pas.

Une fois bien fondu et en ébullition laissez cuire deux, trois et même quatre heures en ayant soin de toujours écumer. Pour cela, prenez une casserole d'eau dans laquelle vous placez votre écumoire, et, très fréquemment retirez la croûte qui se forme sur le chocolat en ébullition.

Une fois réduit, et bien dépouillé votre chocolat devient limpide et brillant; lorsque vous le jugez assez épais passez-le au linge fin, et maintenez-le au chaud au bain-marie.

* * *

1.—*Potage aux pommes de terre.*

Détails: 6 pommes de terre, 2 oignons, 3 tasses de lait, 2 c. à table de beurre, 4 c. à table de crème, 1 jaune d'oeuf, sel, poivre.

Peler les pommes de terre, les couper en morceaux ainsi que les oignons. Mettre 2 c. à table de beurre dans une marmite, lorsque fondu jeter les pommes de terre et les oignons, les faire revenir, ajoutez assez d'eau chaude pour les couvrir et laisser cuire jusqu'à ce que les pommes de terre et les oignons s'écrasent facilement, et que l'eau soit diminuée. Passer cette purée au tamis fin, la remettre dans la marmite avec le lait, faire jeter un bouillon. Dans la soupière mettre le jaune d'oeuf, le reste du beurre et la crème, débattre un moment et verser le potage sur cette liaison, assaisonner et servir.

UN PALAIS ROULANT

Un correspondant du "Daily Mail" à Vienne écrit que l'arrivée dans cete ville, l'autre dimanche, du train spécial de l'empereur d'Allemagne a causé un grand mouvement de curiosité, car il diffère absolument des trains impériaux qui servent à la famille impériale d'Autriche dans ses déplacements et qui sont simples et modestes comparés au luxe qui a été déployé par le train impérial allemand.

Le train du kaiser est extérieurement bien pâle et blanc ivoire, il comprend six wagons immenses qui pèsent chacun 60,000 kilos; tous sont éclairés à l'électricité et le parquet du salon est fait avec un bois, vieux de 1,800 ans, qui a, jour son trésor. L'empereur du construire des passerelles permettant à ses troupes de passer le Rhin; ce salon est meublé de tables et de chaises fabriquées en véritable cèdre du Liban, donné a l'empereur par Abdul Hamid, l'ancien sultan de Turquie. Les voitures sont munies de ressorts spéciaux supprimant toute espèce de vibration.

Le prix de revient de ce palais roulant, sans compter l'ameublement et les richesses artistiques qui s'y trouvent, est estimé à 750,-000 francs.

UN SINGULIER COFFRE-FORT

Voici la copie d'un intéressant entrefilet sur le trésor du sultan du Maroc en 1724:

"Si, au dix-huitième siècle, il n'y avait pas d'intervention européenne au Maroc, l'empereur, qui résidait alors à Méquinez, avait souvent fort à se plaindre de ses sujets qui *intervenaient* quelquefois pour lui voler son argent. C'est ainsi qu'on lui déroba un jour son trésoor. L'empereur du Maroc fut obligé de prendre les plus minutieuses précautions contre l'habileté de ses sujets. Il fit fondre l'or et l'argent et en fit des pains d'une certaine épaisseur, puis il fit mettre une trentaine de ces pains dans l'intérieur d'une grosse poutre. On couvrit cette poutre avec une autre de la même grosseur, et on les joignit à l'aide de plusieurs boulons bien rivés et de cercles de fer qui embrassaient les deux poutres. C'est de cette manière que le sultan cacha l'or et l'argent qu'il ne put pas enfouir dans la terre.

"Le souverain qui se faisait construire un si étrange coffre-fort était ce fameux Muley-Ismaël, qui mourut en 1727, et auprès duquel Louis XIV envoya M. de Saint-Olon comme ambassadeur, en 1693."

POULES BAROMETRES

Un grand éleveur de volailles a eu l'idée de transformer les poules de sa basse-cour en véritables baromètres.

Il suffit de mélanger à leur nourriture du poivre de Cayenne. Les poules blanches qui mangent cette mixture sont alors l'objet d'une transformation curieuse. Leur plumage, de blanc qu'il était avant ce régime, devient rose pâle.

Des poules roses, voilà qui n'est pas banal! Mais le plus bizarre, c'est que ces poules roses deviennent rouge écarlate dès que l'humidité de l'air augmente, annonçant pluies ou orages probables. Lorsqu'on traite ainsi une seule poule dans sa basse-cour, on n'a plus besoin de baromètre et l'on est mieux renseigné que par le Vieux Major.

L'ennui, c'est que la poule est si poivrée qu'on ne peut plus la manger. Mais il ne faut pas en demander trop!

The First Canadian Estates Limited

COMPAGNIE A FONDS SOCIAL, AU CAPITAL AUTORISE DE $1,000,000

Incorporee par Charte de la Province du Manitoba, le 17 Septembre, 1913

Les promoteurs de la société "THE F RST CANADIAN ESTATES, LTD." sont heureux d'annoncer au public de langue francaise la formation de cette nouvelle compagnie fonciere et financiere, et d'exposer les principaux faits se rapportant a son organisation: . . . .

OBJET:

La compagnie a pour objet toute opération ayant pour base la propriété foncière; les fonds seront placés dans l'achat d'agreements, les prêts hypothécaires et l'achat de propriétés de ville et de fermes dont la revente est déjà assurée avec un profit raisonnable.

CAPITAL:

Le capital autorisé est de $1,000,000, divisé en 10,000 actions de $100 chacune. Chaque action se vend au pair $100, payable $20 comptant et $20 dans 1, 2, 3 et 4 ans.

EMISSION

Les directeurs provisoires offrent en vente au public canadien les actions de la compagnie au montant de $500,000 dont $200,000 AU MANITOBA.

Les souscriptions déjà assurées à Winnipeg, St-Boniface et quelques paroisses avoisinantes se montent à $50,000.

La souscription de la balance c'est à dire de 1,500 ACTIONS, est ouverte jusqu'au 28 décembre 1913.

ASSEMBLEE:

La première assemblée générale des actionnaires de la compagnie se fera en janvier prochain et sera convoquée par un avis spécial de 10 jours envoyé à chaque actionnaire. A cette réunion les actionnaires présents ou représentés par procuration feront l'adoption de réglements et le choix des administrateurs pour l'année 1914.

Nous engageons ceux qui veulent faire des épargnes comme ceux qui ont des sommes à faire profiter, à acheter dès maintenant quelques actions de la première émission de capital de cette compagnie.

Les principaux avantages qu'offrent les compagnies de ce genre et qui font de leurs actions de bons placements sont:

1o—La conduite des affaires est confiée à un conseil d'administration composé d'hommes d'affaires compétents qui, par leurs relations professionnelles ou financières, sont en mesure de faire bénéficier les intérêts de leur compagnie.

2o—Une compagnie foncière bien administrée n'a pas à craindre comme les individus les contre-temps d'une crise financière parce qu'elle dispose généralement de plus de capitaux, parce qu'elle tient une partie de ses fonds dans des valeurs pouvant facilement se convertir en argent, et enfin parce qu'elle peut recourir à son fonds de réserve.

3o—Le crédit provient de la solidité de l'entreprise qui fait appel au capital et de la sécurité offerte. En mettant leurs fonds en commun, les actionnaires obtiennent un pouvoir d'emprunt et commandent un crédit considérable qu'il serait impossible d'acquérir en faisant leurs placements individuellement.

C'est par l'exercice de ce pouvoir d'emprunt que les compagnies réalisent de forts profits, payent de gros dividendes, accumulent une réserve considérable et augmentent continuellement la valeur de leurs actions.

A titre d'exemple, nous faisons figurer, dans le tableau suivant, certaines compagnies canadiennes bien connues:

Canada Permanant Mortgage Corporation
Capital payé: $6,000,000.
Actif: $31,300,000.

Années	Profits	Dividendes	Valeur des actions
1905	10.06%	6.01%	$117.50
1906	10.57%	6.00%	124.75
1907	11.43%	6.00%	111.50
1908	11.50%	7.00%	140.00
1909	11.59%	8.00%	160.00
1910	14.40%	8.00%	150.00
1911	12.46%	8.00%	174.00
1912	1378%	9.00%	191.50

Capital payé: $1,750,000.
Actif: $7,817,000.

Années	Profits	Dividendes	Valeur des actions
1905	9.24%	6 ½%	$128.00
1906	9.07%	6 ½%	140.00
1907	9.44%	6 ½%	131.00
1908	10.47%	7.00%	130.00
1909	11.19%	7.00%	155.00
1910	12.35%	7 ½%	155.00
1911	12.03%	8.00%	164.00
1912	13.78%	9.00%	191.50

Canada Landed and National Investments Company, Limited.
Capital payé: $1,205,000.
Actif: $6,395,420.

Années	Profits	Dividendes	Valeur des actions
1905	9.24%	6 ½%	$128.50
1906	12.15%	7.00%	124.00
1907	12.65%	7.00%	113.50
1908	12.97%	8.00%	127.00
1909	11.19%	7.00%	138.00
1910	15.53%	8.00%	166.00
1911	15.53%	8.00%	166.00
1912	15.41%	8.00%	156.00

Voilà les résultats obtenus par des compagnies qui ne font que du prêt hypothécaire.

La compagnie THE FIRST CANADIAN ESTATES, LIMITED, en plaçant ses fonds, un tiers dans les prêts hypothécaires (profit moyen de 10 pour cent) un tiers dans l'achat d'agreements (profit moyen de 20 pour cent) et un tiers dans les transactions immobilières (profit moyen de 30 pour cent), devrait pouvoir dès la 2è. année payer un dividende de 8 pour cent de son capital; les profits produits par le fonds de réserve augmenteraient les dividendes d'année en année.

Comme la compagnie se propose de favoriser la colonisation de langue française ou belge par la vente de fermes, à trés faciles, aux colons désireux de s'établir au Manitoba, les directeurs auront recours le plut tôt possible aux capitaux étrangers, soit au moyen d'emprunts par débentures à 5 ou 6 pour cent d'intérêt, soit en faisant des placements pour le compte de sociétés hypothécaires de France et de Belgique, car il semble que le moyen le plus sur et le plus pratique de venir en aide à ces colons est de leur procurer de l'argent à bon marché.

SOUSCRIPTION:

Les directeurs provisoires sollicitent le support d'un grand nombre dans chaque centre français du Manitoba. La souscription de quelques actions, d'une seule action même, d'un millier de personnes suffiraient à assurer le succès de cette compagnie que les actionnaires pourront diriger de manière à en faire une entreprise nationale et une oeuvre importante.

Ce sera peu pour chacun, mais beaucoup dans l'ensemble.

La formule ci-dessous servira à la souscription.

Les remises de fonds doivent être effectuées par mandats ou chèques payables au pair à Winnipeg, à l'ordre de "The First Canadian Estates, Limited," à l'adresse de M. J-E. Brodeur, Chambre 12 Edifice Banque d'Hochelaga, Winnipeg, ou à L-A. Delorme, 704 Electric Railway Chambers, Winnipeg.

Toute autre information à ce sujet sera donnée sur demande par les soussignés.

DIRECTEURS PROVISOIRES

L-A. DELORME

ERNEST GUERTIN

E-J. DUFRESNE

FORMULE DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, par la présente souscris ....actions du capital de The First Canadian Estates, Limited, d'une valeur, au pair, de cent piastres chaque.

Je m'engage à payer chaque action, comme suit:

Vingt ($20.00) piastres comptant.

Vingt ($20.00) piastres dans 12, 24, 36, et 48 mois de cette date.

Daté à .... ce .... jour de décembre 1913.

Nom ....

Occupation ....

Adresse ....

AU SACRE-COEUR

Le Jubilé, prêché par le R. P. Lewis o.m.i., s'est terminé dimanche soir par une grandiose manifestation de foi religieuse de la part des paroissiens de l'Eglise du Sacré-Coeur.

Après la lecture de l'Evangile en latin par le R. P. Curé et en français par le R. P. Prédicateur, ce dernier prononça un important et éloquent sermon de clôture sur la divinité de l'Eglise Catholique. Il donne de multiples preuves D'abord le choix des apôtres. Ces douze pauvres Juifs, ignorants et sans instruction. Laissés à eux-mêmes, ils ne peuvent rien. Mais au jour de la Pentecôte, ils sont transformés par la descente en eux de l'Esprit Saint. De timides, ils deviennent ardents et ne craignent ni les menaces, ni les tourments. Leur ignorance disparait et fait place à une prodigieuse connaissance des choses divines. Le don des langues leur est conféré. Ils quittent le Tabernacle où ils vivaient dans la crainte et vont au milieu des Juifs prêcher Jésus crucifié et mis à mort par eux. A leur prédication, les Juifs se convertissent par millions. Puis c'est le monde païen qui s'empresse de renier ses faux dieux pour adorer le Dieu du Calvaire.

Si ces conversions sont extraordinaires par le nombre et par leur rapidité, elles le sont encore plus par leur mode d'accomplissement.

Les douze apôtres ne promettent ni argent, ni richesses, ni jouissances. Au contraire, ils imposent l'abandon et le mépris des richesses. Ils commandent le sacrifice l'abnégation, l'amour du prochain et avertissent les convertis que la persécution les frappera bientôt et qu'ils mourront dans les supplices. Les conversions ne s'en font que plus nombreuses. Et bientôt l'Eglise naissante s'est répandue dans tout le monde connue.

Ces payens nés et élevés dans l'idolatrie, adorateurs de Satan, sous mille formes, devaient croire à la doctrine du péché originel, à celle de la transubstantiation et à tous les dogmes catholiques. Les apôtres prêchaient la charité et l'amour de son prochain Ces superbes et orgueilleux payens devraient apprendre l'amour de leurs serviteurs, de leurs esclaves. La pauvreté devenait la règle de leur vie.

L'établissement de l'Eglise est une première preuve de sa divinité. Sa résistance à toutes les persécutions qui l'assaillent depuis 18 siècles en est une autre non moins éclatante. Toutes les puissances de la terre ont attaqué l'Eglise. Les gouvernements puissants ont cherché à enrayer son expansion par des lois iniques. Ses adversaires ont fait appel à toutes les sciences pour démolir ou infirmer son enseignement. Livres, pamphlets, et journaux ont été mis à contribution pour renverser l'oeuvre du Christ. Mais vainement.

L'Eglise Catholique est aujourd'hui plus belle, plus puissante et féconde que jamais. Jamais le Pape n'a été plus considéré. Toutes les tempêtes se sont brisées contre le roc de l'Eglise. L'expansion de l'Eglise se poursuit en dépit de toutes les persécutions.

Inutile de craindre pour son avenir. L'esprit de Dieu la guide Elle est le flambeau de la vérité qui luit dans tous les siècles au-dessus de toutes les ruines et de toutes les ignorances.

Mais si l'Eglise est divine, elle est encore bienfaisante. Son oeuvre depuis la venue de son Divin Fondateur est toute d'amour, de charité, de relèvement. Elle a appris au riche à aimer le pauvre, elle l'a fait souvenir qu'il est son frère Elle a relevé la femme que le paganisme avilissait et tenait en esclavage. Elle a appris aux parents et aux enfants leurs véritables devoirs.

Partout elle a établi la justice en même temps que la charité. Comparez la civilisation chrétienne avec les civilisations musulmanes et chinoise.

Mais l'action bienfaisante de l'Eglise est encore portée sur la famille et l'individu. Elle a appris la fidélité et le véritable amour aux foyers payens. Au coeur de l'individu elle a mis la grande espérance qui le soutient dans les misères de cette vie.

* * *

Après le chant du Credo par le choeur, le R. P. Curé lut le Décalogue dont chaque commandement fut expliqué et commenté par le prédicateur. Puis le R. P. Curé promulgua les commandements de l'Eglise. Le R. P. Lewis o.m.i démontra le droit de l'Eglise de nous imposer des commandements et montra combien leur observance est facile.

Puis la demande de pardon au nom de la paroisse et le chant "J'ai engagé ma promesse au baptême". A la demande du pasteur de la paroisse, le R. P. Prédicateur fait renouveler solennellement les promesses du baptême à tous les paroissiens. Vint la bénédiction papale, puis les remerciements du R. P. Lewis aux révérendes soeurs qui ont organisé les différentes manifestations religieuses, au choeur de chant et aux prêtres de la paroisse. Au nom de la paroisse du Sacré-Coeur, M. Collom, président de la commission scolaire, remercia le R. P. Lewis o.m.i. Ce dernier en réponse déclara qu'il n'oublierait jamais la paroisse du Sacré-Coeur.

Cette belle manifestation se termina par la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement et le chant du Te Deum

* * *

On vient de recevoir une magnifique statue de Jeanne d'Arc grandeur naturelle. L'inauguration en aura lieu prochainement.

AU SACRE COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR
HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:
Messe basse à 8 heures.
Grand Messe à 10.30 heures.
Office du soir à 7.30 heures.
La semaine:

Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.

Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfans de l'école assistent à cette messe.

Les confessions:

Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures

La veille des fêtes d'obligation.

La veille du premier vendredi du mois.

Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:

Premier dimanche du mois à 7.30 heures p. m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur

Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Enfants de Marie.

Trosième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Dames de Sainte-Anne.

Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion de la Ligue des hommes.

La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3 heures.

L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p. m.

L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.

La commission scolaire le 3 me mercredi du mois à 8 heures p.m.

Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.

Le premier vendredi du mois le Saint-Sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.

Messes à 7 et à 8 heures p.m. 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.

DEMANDE

On demande un secrétaire trésorier pour la municipalité de Ritchot. Doit savoir le français et l'anglais. Entrera en fonctions le 1er janvier 1914. S'adresser à *G.-T. Landry*, secrétaire-trésorier, Saint-Norbert, ou à *P. Lagassé*, préfet, Saint-Adolphe, Man.

Journaux Francais

Désire acheter Nos. séparés et collections de journaux de langue française publiés dans l'Ouest Canadien. Ne rien envoyer avant d'avoir écrit à

HENRY TILLMAN,
Saint-Lazare, Man.